



LE FAUCONNIER (1968)

Auteur : Yi Chong-jun (이청준)

Titre original : 매잡이

Traduction de Kim Jeong-sook et Alii

Min T'aejun, qui nous a quitté brusquement au printemps dernier, est parti en nous laissant une trace de son existence en ce monde. Ceux qui savent le savent déjà, c'étaient quelques cahiers d'étudiant, bon marché et remplis de notes. Il possédait de la terre, quelques rizières dans les environs de son village natal et n'avait pas le comportement de quelqu'un de pauvre, alors nous pensions qu'il resterait au moins quelques vêtements à liquider, mais, en réalité, tel n'a pas été le cas. Mais, à l'heure de sa mort, Min n'était pas non plus misérable au point de ne laisser que ces cahiers. Ses proches supposaient surtout que Min, toujours pas marié à trente quatre ans, avait senti venir sa fin, et que cette fin avait été peut-être préparée longtemps à l'avance pour lui permettre de mettre de l'ordre dans ses affaires. En effet, ils affirmaient que ces cahiers étaient l'unique objet dont le défunt souhaitait la survie après son départ .

Mais, ce qui avait étonné la plupart de ses amis après sa mort était l'objet laissé par le défunt, ces modestes cahiers, justement. Il était largement admis par ses amis que Min était un écrivain qui n'avait pas écrit un seul roman. Il n'en avait jamais arrêté un en cours de rédaction pour des raisons personnelles, il n'avait jamais été recommandé non plus par une revue littéraire , pourtant, curieusement, on le disait romancier. De son côté, il ne ressentait pas le moindre gêne à ce que nous l'appelions ainsi, et trouvait au contraire cela naturel. Il y avait tout de même une raison. Il réfléchissait beaucoup à la question du roman et en parlait souvent avec nous. Mais, ce qui importait le plus, c'était qu'il rêvait depuis toujours d'écrire un roman. Cela dit, il n'avait fait que rêver de ce roman car, en réalité, il ne semblait pas en écrire un. Pourtant, comme s'il allait un jour devenir réellement romancier, il était passionné par le roman. Le seul fait qu'il n'ait pas été gêné d'être appelé par nous romancier en était bien la preuve. Il avait ce côté absurde de se définir une fois pour toute d'une manière ou d'une autre, puis de cela prendre pour une réalité et ne plus jamais en douter. Parfois, nous nous demandions si Min n'avait pas fini par se croire romancier à cause de ce caractère absurde.

En tout cas, Min, notre attente lui pesant, réfléchissait beaucoup sur le roman, nous en parlait et attendait depuis toujours le moment d'en écrire un. Cependant, cela n'aurait suffi, pour nous non plus, pour le considérer vraiment comme un romancier. On savait très bien que Min, n'ayant pas publié réellement une seule œuvre, aurait pu considérer comme une moquerie insupportable cette appellation. Le prétexte qui nous permettait de l'appeler tranquillement romancier, c'est qu'il partait quelque part, plusieurs fois par an, pour des voyages d'enquête. Nous, qui écrivions réellement des œuvres, nous ne pouvions pas partir si facilement, mais Min faisait souvent ce genre de voyage, toute affaire cessante. Lorsque lui, qui passait son temps à ne rien faire dans sa pension, laissait son appartement vide, à coup sûr il était en voyage d'enquête. Mais, à son retour, il ne nous livrait aucun détail.

– On m'a dit qu'il y avait une histoire intéressante dans le village de X, dans la province du

Ch'angwôn, et effectivement, je n'ai pas l'impression d'avoir dépensé mes frais de transport pour rien.

Il laissait son récit en suspens, se contentant de sourires affectés. On l'a appris plus tard, la rumeur disait que le voyage de Min avait fait s'envoler des parcelles du terrain près de sa maison natale. Mais après aucun de ces nombreux voyages d'enquête, Min ne produisit réellement d'œuvre. Rien ne semblait laisser penser qu'il en écrivait une. Et puis, il était mort. De plus, il n'était pas mort de maladie.

Vers cette période, à cause de sa tuberculose, Min crachait effectivement du sang. Nous le consolions, en lui répétant souvent de ne pas se décourager, et que la tuberculose à ce stade avait de grandes chances d'être guérie par la médecine d'aujourd'hui. Pourtant, il avait mis fin lui-même à sa vie. On se disait que Min pensait qu'il avait attrapé une maladie réellement incurable, qu'il se voyait déjà en affreux cadavre, et qu'avec cette certitude, il avait rapidement mis fin à sa vie, anticipant son état à venir, ce qui correspondait bien à son caractère. En fin de compte, comme pour toute mort, la partie la plus importante nous restait inconnue. Par ailleurs, les petits cahiers qu'il avait laissés étonnaient ses amis, car ils étaient pleins de sujets collectés lors de ses voyages, tous très rares et précieux. Nous ne connaissions jusque-là rien du contenu de ses cahiers, dont l'existence ne nous était connue que par la rumeur, mais ils étaient tous remplis d'enquêtes de terrain, de recherches d'archives, d'hypothèses et d'interrogations portant sur de multiples sujets, et il s'agissait plutôt de cahiers de recherches que de notes de voyage d'enquête. C'étaient le plus souvent des informations extrêmement difficiles à obtenir, portant sur des traditions enfouies au fin fond de la montagne ou déjà disparues, des légendes de maîtres artisans. A sa manière de mener des enquêtes, on devinait un professionnel faisant autorité dans le domaine.

Les histoires d'un funambule de cirque, d'un vieil artisan travaillant la nacre dans les hauteurs près de la mer du Sud, et d'une archère vivant dans un pavillon dans la province de Chôlla du nord rien qu'à lire ces informations, on saisissait vite le cadre de l'œuvre.

Mais, malheureusement, Min n'était pas parvenu à donner la forme d'une œuvre à aucune de ces histoires. Comme s'il voulait se consoler du profond désespoir de l'impossibilité de devenir écrivain, et comme s'il s'efforçait de ne se contenter que de la documentation pour ses œuvres, il n'avait collecté que ces informations.

Mais la réalité s'est avérée toute autre. Min n'était pas un romancier, mais il avait réalisé une œuvre, une seule et, de plus, pas mauvaise (à mon avis).

Il me semble que, maintenant, je dois avouer la vérité.

En réalité, tout ce que j'ai raconté précédemment concerne ce qui s'est dit jusqu'ici autour de moi, et je l'ai simplement rapporté tel quel, tout en retenant l'aveu que je compte faire maintenant. Cela signifie que, de mon côté, j'en sais un peu plus sur ces histoires. C'est vrai. Et cela, je l'ai appris juste ce matin.

Celui qui lit ce récit s'apercevra d'abord que Le Fauconnier, le titre de ce récit, lui est déjà familier et, en réfléchissant plus attentivement, il se rappellera que, parmi les romans déjà publiés sous mon nom, il y en a un qui porte le même titre. Et il se demandera pourquoi j'entame encore une histoire avec le même titre. Autrement dit, c'est la deuxième fois, en comptant celle-ci, qu'un de mes récits porte le titre de Le Fauconnier. Mais, si j'en fais d'emblée l'aveu, je peux dire que c'est la troisième fois, avec celui-ci, qu'un récit porte le titre de Le Fauconnier. Comme je l'ai déjà dit, Le Fauconnier déjà publié et ce présent récit sont bien sûr les miens. Je veux dire qu'il en existe un autre. Et cela fait en tout trois. Alors cet autre, qui en est l'auteur ? – justement ce Min T'aejun qui

est décédé. Je l'ai découvert ce matin dans mon tiroir. Celui-ci n'est bien sûr pas encore rendu public. C'est également ce matin que j'ai appris que Min n'était pas un romancier sans roman, et c'est pourquoi j'écris ce récit sous le titre de Le Fauconnier pour la troisième fois.

Mais ces trois romans sont presque identiques.

Maintenant, je dois révéler dans quelles circonstances cet étrange roman de Min est arrivé jusqu'à moi. Je pense que cela va éclaircir la mort de Min, expliquer pourquoi il existe deux romans identiques et, en plus, pourquoi je veux écrire un autre roman similaire. Pour ce faire, il semble que je dois commencer mon histoire par les circonstances dans lesquelles mon tout premier Fauconnier a été écrit.

Un jour du printemps dernier, j'ai reçu une carte postale de Min qui demandait à me voir un moment, alors je suis allé chez lui. Bien sûr, même avant, je voyais souvent Min, et m'efforçais de le soulager de son désespoir excessif dû à la tuberculose, mais la carte postale de ce jour-là a provoqué un assez curieux sentiment en moi. Mais, dès ses premiers mots, j'ai pu me rassurer un peu. Son visage m'a paru bien plus pâle que d'habitude mais, comme s'il n'y prêtait pas tellement attention, il était assez calme, et officiel.

-Tu as bien fait de venir. Je voudrais discuter d'une affaire avec toi. Je crois qu'elle sera utile pour ton travail.

Son attitude ne recelait ni ombre, ni inquiétude.

– De quelle aubaine s'agit-il ?

Min était allé droit au but, j'ai alors manifesté mon intérêt sur ce qu'il appelait l'affaire, comme si je rencontrais une personne ordinaire, sans lui demander des nouvelles de sa santé. Alors, comme s'il s'était dit qu'il ne fallait pas précipiter une affaire trop importante, il s'est assis en croisant les jambes, et m'a parlé calmement.

– Euh, je ne t'ai peut-être jamais raconté mes voyages ?

– Pourquoi ?

Sans trop réfléchir, je lui ai répondu par une question.

– Pourquoi quoi ?

– Parce que c'était un tabou. C'est devenu naturel pour nous que tu ne nous racontes pas tes voyages.

Je justifiais le pourquoi que j'avais lâché involontairement, mais ce que j'avais dit était vrai, d'une certaine façon. Min a ri, enfin, un peu abattu. Puis, il a tiré le cahier qui était ouvert près de son oreiller depuis tout à l'heure et l'a poussé devant moi.

– Tu as écrit trop de romans ces temps-ci, tu as sûrement épuisé tes réserves en histoires.

J'ai dressé l'oreille et suivi ce cahier des yeux. C'était le fameux cahier de notes de voyage qu'il n'avait encore jamais montré. Ce cahier, qui semblait reproduire proprement ses feuilles de notes, était couvert de mots serrés, petits comme des grains de sésame, verticaux et horizontaux comme dans le cahier de mathématiques d'un collégien. En quelque sorte, cela faisait penser à une œuvre que Min aurait réalisée avec ses limites.

Mais, quelques instants plus tard, j'ai reposé le cahier et regardé Min. Une idée désagréable m'était soudainement venue à l'esprit. Que diable me veut-il donc celui-là ? Au fait, quand je sentais un manque de matière dans mon œuvre, j'avais songé, plus d'une fois, au cahier de notes de Min dont je m'imaginai l'entassement à l'infini. Et, à chaque fois, j'imaginai Min qui n'allait jamais écrire un seul roman. Quand je me laissais aller à de telles pensées, je devenais cruel. Si je pouvais obtenir des thèmes et des sujets et, ce faisant, faire plaisir à Min..... mais, évidemment, ce genre d'illusion

ne durait pas.

– Parmi tous ces sujets, il y en a un dont je voulais justement te parler.

Vague, et craintif, mon pressentiment s'est avéré exact. Comme s'il lisait clairement le fond de ma pensée, Min a ajouté :

– Je te le présente seulement. Si je te racontais tout ce que j'ai appris, ça serait te vendre le sujet.

Précisant qu'il voulait me voir traiter ce sujet au moins une fois, il a affirmé, catégoriquement, que si je faisais quelque enquête sur le sujet, je ne pourrais supporter l'idée de ne pas écrire dessus. Et..... ce faisant, il m'a montré un passage de ce cahier de notes.

Ce jour-là, quand je suis sorti de chez Min, tout était encore incertain, à part le fait que j'allais partir en voyage pour un village de montagne de la province du Chôlla du nord. Le sujet qu'il m'avait présenté concernait, en fait, un fauconnier qui vivait dans un village de cette région, mais, à vrai dire, je n'étais pas vraiment intéressé, contrairement à ce qu'il avait attendu. De plus, conformément à sa promesse initiale, Min ne m'avait rien dit sur les étapes et le contenu de son enquête, et je me sentais encore plus confus. En rentrant, après avoir fourré dans ma poche la feuille de notes que Min m'avait passée et sur laquelle étaient écrites les horaires du car et la méthode pour enquêter, je ne pensais pas en faire un roman. Je ne parvenais pas à savoir pourquoi Min m'avait choisi, moi, pour me demander à tout prix d'aller là-bas, ni pourquoi il était si certain à mon propos. Pourtant, je ne pouvais pas ne pas m'y rendre. Devant ma mine dubitative, Min avait sorti les frais du voyage qu'il avait préparés, et je n'avais pas pu continuer à lui répondre sans enthousiasme. L'entêtement de Min avait fini par m'obliger à mettre dans ma poche ces frais de voyage que je voulais à tout prix refuser.

– Je n'ai pas besoin d'argent maintenant. Je n'en aurais plus besoin.

En me forçant à prendre l'argent, il avait ri bien tranquillement. J'ai pensé à la situation de sa maison natale à la campagne, dont il ne devait rester plus grand-chose, à son état de santé, mais il avait la tête de celui qui n'avait réellement plus besoin d'argent.

Finalement, j'ai pris la route dès le lendemain. Min souhaitait que je m'y rende le plus vite possible, mais comme j'étais forcé d'y aller, je me suis dit qu'il valait mieux prendre la route rapidement, même si ce n'était que pour un jour. Néanmoins, je n'espérais toujours rien de ce village montagneux. Une seule chose attirait ma curiosité.

Min T'aejun – ce personnage. Où étaient les traces de ses flâneries nonchalantes, je voulais en savoir un peu plus. Je voulais savoir sur quoi il enquêtait, comment il enquêtait dans les villages qu'il avait visités et chez les gens qu'il avait rencontrés, et quel personnage était Min à leurs yeux. Cela me paraissait assez intéressant. Pourquoi ? Parce que les voyages d'enquête de Min restaient pour nous complètement dans le brouillard, et certains étaient vraiment tabous. En fin de compte, contrairement à ce que Min attendait de moi, ses propres traces constituaient le centre d'intérêt de ce voyage.

C'est ainsi qu'enfin, sans aucune idée sur le fauconnier dont Min disait vouloir me présenter l'histoire, le lendemain, je me suis rendu nonchalamment, seul, dans ce village de montagne du Chôlla.....

Pourtant, dès mon entrée dans le village, je me suis trouvé soudainement sous tension. Et j'ai pensé que Min était certainement déjà au courant de tout, pour m'y avoir envoyé juste à temps. Dans le village m'attendait l'événement du fauconnier. Le fauconnier -.

Le motif qui m'a fait écrire la première fois un récit intitulé Le Fauconnier résulte en gros de ces circonstances.

C'était un véritable village de montagne, entouré de montagnes de tous les côtés. On devait franchir des cols par l'est, le sud et le nord, et seul l'ouest menait au village par la vallée. C'est en franchissant le col de la Tête d'oiseau par l'est que je me suis introduit dans le village. Jusqu'à ce que j'atteigne la crête du col, je ne pouvais deviner dans quelle vallée était caché le village et, comme je voyais le sommet du sud du village par-delà le col du nord, je me demandais combien de montagnes je devais encore franchir. Une fois sur la crête, j'ai vu le village à mes pieds. Il était difficile d'appeler cela un village, car il ne s'agissait que d'une quarantaine de chaumières, poussées comme des champignons sur le flanc d'une montagne. D'ailleurs, il n'y avait pas d'habitations sur le terrain plat en forme de bassin, débroussaillé pour les rizières, qui s'étendait vers l'ouest. Mais, c'était à coup sûr le village dont parlait Min. Le temps de marche depuis la descente de l'autobus était similaire, et la configuration du village correspondait en nombreux points à celle décrite par Min.

Je me suis étendu imprudemment en arrivant au col et j'ai allumé une cigarette. En pensant à Min avec ses poumons en mauvais état, qui avait dû reprendre son souffle lui aussi à ce col, je me suis laissé un instant imprégner d'un étrange sentiment. Puis, soudain, je me suis mis à penser à un logement. J'ai eu l'impression que je n'allais pas trouver de maison où passer plusieurs nuits. C'était Min qui m'avait parlé de plusieurs nuits, et il était certain que je devais en passer au moins une dans ce village. Min m'avait indiqué une maison. Mais, parmi toutes ces maisons pareilles à des champignons, sans chambre d'hôte ou de je ne sais plus quoi, je n'apercevais rien qui puisse être en mesure de louer des chambres.

– Pas possible dans un village où Min à moitié malade a dormi plusieurs jours.

En me fiant à ce Pas possible, je me contentais tranquillement de laisser monter la fumée de ma cigarette. Tandis que la longue lumière du soleil printanier commençait à pâlir sur le col, l'ombre des montagnes avait depuis longtemps recouvert le village. A rester couché ainsi, je me suis trouvé soudain ridicule. J'avais vraiment l'impression d'avoir été trompé par une farce de Min. Quel fauconnier et quelle matière à histoire y avait-il dans ce petit village ? Mais n'étaient-ce pas les traces étranges de Min qui m'intéressaient de toute manière, pas le fauconnier de ce village.....

Seulement, vers le moment où, les fumées du soir une fois dissipées, le silence nocturne a commencé à submerger le village, je suis descendu du col et je suis entré dans le village. Peut-être parce que je les voyais de la nuit, ou parce que je voyais pour une fois un village de chaumières avec mes yeux habitués aux hauts immeubles de la ville, et peut-être parce que j'étais descendu après les avoir vues de loin depuis la crête du col, les maisons, qui me paraissaient tantôt si modestes et plates, une fois dans le village, avaient des avant-toits dépassant ma taille et des cours assez vastes. J'ai croisé une ou deux personnes dans la rue, sans penser à leur adresser la parole, j'ai monté et descendu des ruelles pendant un bon moment. Puis, quand l'air du soir a commencé à bien pénétrer ma chair, j'ai arrêté un homme qui descendait d'une ruelle et lui ai donné le nom du garçon que Min m'avait indiqué.

– Où se trouve la maison de la famille de Chungsik ?

Malgré la voix inconnue, l'homme a dû me prendre pour quelqu'un qu'il pouvait connaître.

– Qui c'est ?

Il s'est approché, en me le demandant d'une voix assez amicale, et, dans l'obscurité, m'a observé longuement. Puis, comme s'il avait du mal à se souvenir, mais comme s'il pensait d'abord à rectifier sa façon de parler, il s'est adressé à moi soudain très poliment.

– Oh, excusez-moi. Je vous ai pris pour quelqu'un de ma connaissance.....

Puis,

– Ils dorment ces types-là..... venez par ici.

Il m’a précédé, continuant à descendre la ruelle par laquelle il était venu et, arrivé là où s’arrêtaient les maisons, il a suspendu ses pas.

– Vous voyez cette maison à l’autre côté de ce champ ? C’est cette maison-là.

Il montrait une maison dont je n’apercevais que la fenêtre en papier de riz éclairée par la lumière d’une lampe à huile.

– Merci. Jusqu’ici exprès.

– Je vous en prie. Euh.....

L’homme semblait un instant hésiter à dire quelques mots, mais comme s’il l’avait oublié subitement,

– Bien alors, allez-y.

Et il a rebroussé chemin. Je me suis retourné et, avec cette lumière comme cible, j’ai traversé à tâtons la bordure du champ. Je me suis approché pour constater que la porte en papier de riz, éclairée par la lampe à huile, était en effet celle d’une petite dépendance, comme Min me l’avait dit, et, à côté, le bâtiment principal sans lumière était déjà profondément endormi. Je suis allé devant la porte de la dépendance, dont il disait qu’elle servait de chambre d’hôte, mais je n’ai entendu aucun signe à l’intérieur. J’ai guetté un moment, puis j’ai frappé doucement à la porte à plusieurs reprises. Cependant, personne n’a répondu à l’intérieur – alors que la lumière restait allumée. A nouveau, j’ai guetté, l’oreille collée à la porte. C’était une chambre dépourvue de maru dont l’accès au seuil se faisait directement de l’extérieur, et de là où je me tenais debout, j’avais la porte comme seule barrière. J’ai écouté attentivement, et j’ai entendu s’échapper de l’intérieur un faible bruit de respiration. Quelqu’un devait être en train de dormir. Un peu désolé, mais sans pouvoir faire autrement, j’ai essayé de tirer la porte. Celle-ci s’est ouverte sans difficulté. Un garçon d’une dizaine d’années à peine dormait, sur le côté, son ventre noir de crasse découvert. Il semblait ne pas être le garçon que Min m’avait indiqué. Il avait dit que Chungsik avait presque l’air d’un jeune homme.

– Eh, eh.

Comme un intrus, le cœur battant, j’ai appelé doucement le garçon. Il n’a pas fait un geste. N’ayant pas d’autre moyen, j’ai enlevé mes chaussures et je suis entré dans la chambre. J’ai secoué le garçon pour le réveiller. Ronchonnant ûng ûng, le garçon s’est retourné comme s’il allait se lever, mais, dès que j’ai ôté ma main, il s’est recroquevillé de l’autre côté et, de nouveau, il s’est mis à respirer shik shik bruyamment. Le laissant tranquille, j’ai allumé une cigarette que je me suis calée dans la bouche. Ne sachant pas quand Chungsik allait venir, j’étais forcé de l’attendre. Mais comme le gosse dormait la lumière allumée, Chungsik allait certainement revenir. Néanmoins, à rester assis un bon moment, j’ai senti revenir mon énervement. Chungsik n’arrivait toujours pas. La nuit avançant, j’ai même pensé que le type ne se montrerait pas du tout. Je n’entendais même plus les insectes dans l’herbe. Après une longue réflexion, j’ai à nouveau secoué le garçon. Cette fois, jusqu’à ce qu’il se réveille. Enfin, après quelques plaintes irritées, le garçon a entrouvert les yeux. Même les yeux ouverts, il ne devait me voir que vaguement, car il a roulé des yeux pendant un bon moment. Puis, enfin, faisant ô ô comme dans une drôle d’exclamation, il s’est levé en murmurant, et s’est assis.

– Qui êtes-vous – ?

A-t-il demandé en traînant longuement sur le vous et, comme s’il voyait enfin nettement ma

silhouette, il a eu l'air assez méfiant.

– Je viens voir Chungsik, mais où il est parti ?

J'avais répondu vite pour rassurer le garçon.

– Chungsik ?

Comme s'il ne se rappelait pas très bien de quelque chose, il a encore roulé des yeux un bon moment, puis, indifférent à ma question, regardant encore autour de lui :

– Il..... il n'est pas encore rentré ? Il doit encore passer une nuit blanche.

A-t-il fait, bâillant longuement. Il semblait avoir abandonné toute méfiance à mon égard. C'est ainsi que j'ai réussi à deviner où était Chungsik. D'après le garçon, Chungsik semblait sortir souvent, passer une nuit blanche avant de revenir. Mais il semblait que le gosse ne me serait plus d'aucune aide.

J'ai eu assez de mal pour seulement apprendre que Chungsik était sans doute caché dans le hangar d'une maison. Le garçon avait oublié ma question, et, après qu'il ait abandonné toute méfiance à mon égard, il n'a cessé de se rendormir, comme quelqu'un qui souffrirait depuis longtemps du manque de sommeil. J'ai alors lancé rapidement mes questions et j'ai réussi à peu près à savoir où il était. Il me fallait d'abord voir Chungsik. De ce gosse-là, je n'avais aucun espoir d'apprendre pourquoi Chungsik passait des nuits blanches dans le hangar. Alors, j'ai demandé au gosse de me conduire là où il était. Au début, je l'ai consolé, et à la fin, je l'ai carrément intimidé. Je n'avais pas d'autre moyen. Alors, à contrecœur, le garçon s'est levé et a dit que, dans ce cas, il préférerait plutôt faire le chemin de nuit tout seul. Puis, je ne sais comment il l'avait deviné, je l'ai entendu grommeler ceci en sortant de la porte :

– Les gens de Séoul, dès qu'ils arrivent, ils cherchent toujours ce crétin.....

En entendant cela, j'ai pensé à Min à Séoul. Au fait, à cause de la situation embarrassante, j'avais entretemps complètement oublié que Min avait passé quelques jours précisément dans cette chambre, que je m'y retrouvais à présent, et qu'il pouvait y avoir un rapport, d'autant plus qu'il s'agissait du fin fond de la montagne. J'ai regardé alors tout autour de moi, comme si les traces de Min étaient encore quelque part dans un coin de la chambre. Puis, je me suis étendu imprudemment et j'ai pensé à Min. En pensant, étape par étape, à ce que j'avais vu depuis mon entrée au village, au paysage des chaumières, semblable à un rassemblement de champignons, au chemin nocturne, à l'homme qui m'avait montré la lumière de cette chambre et au garçon de tout à l'heure..... j'ai cherché attentivement dans quel coin du visage de Min se trouvaient leurs traces. Et j'ai fini par me lever et m'asseoir, surpris par un bruit inattendu. J'ai regardé partout dans la chambre. Quelque part, j'avais cru entendre, une seule fois, un bruit de toux k'aek. Le bruit n'était pas fort, mais il venait à coup sûr de la chambre. Mais je ne voyais rien. Je me suis rallongé sur le sol. Et j'ai recommencé à penser aux mêmes choses pendant un certain temps, quand j'ai vu quelque chose bouger vaguement dans mon champ de vision. C'était quelque chose comme une ombre noire dans l'obscurité. Je me suis relevé d'un bond, je me suis approché de l'ombre pour bien regarder. Le faucon – un faucon était assis, la tête contre le mur de bois fixé par des clous. Comme s'il était en train de dormir et qu'il venait d'être réveillé par mon bruit, il roulait des yeux, mais son corps ne bougeait pas. Lorsque je me suis approché de lui, il a redressé légèrement la tête et, comme s'il trouvait curieuse son ombre sur le plafond, il n'a pas cherché à m'éviter.

A ce moment-là, comme j'entendais dehors le bruit du garçon qui était de retour, surpris, je suis vite revenu m'asseoir à ma place, sans raison précise. A en juger par le bruit des pas, ils étaient deux. Le bruit s'est arrêté devant la porte, semblant hésiter un moment, et la porte s'est ouverte.

J'ai vu, derrière le garçon de tout à l'heure avec ses yeux ensommeillés, un garçon de dix-sept à dix-huit ans, beaucoup plus maigre et bouche fermée, qui me regardait et me saluait de la tête.

– Excuse-moi ! C'est Chungsik ?

Je me suis levé et j'ai accueilli le garçon, mais il a regardé autour de lui comme s'il arrivait chez quelqu'un d'autre.

– Entre, je suis venu pour te voir.

Lui parlant d'une voix qui sentait un peu la faim, je lui ai fait signe de la main. Alors, il est entré le premier, s'avançant doucement comme s'il cherchait un coin où se tenir. Les yeux en mouvement, contrairement à ses gestes, le garçon m'a paru assez intelligent. Et, sans que j'en connaisse la raison, j'ai vu aussi, dans un coin de son visage émacié, une ombre de tristesse. Le garçon est resté debout jusqu'à ce que je lui indique une place. Je faisais l'hôte, lui ne voulait assumer que le rôle de l'invité.

– Tu connais Min T'aejun, celui qui est venu ici il y a quelque temps ?

Je voulais me présenter en regardant bien droit le garçon. Alors, les yeux du garçon ont semblé soudain saisis de surprise, et, aussitôt, en poussant un bruit étrange kking, de toutes ses forces, il s'est contracté. Puis, il a regardé le garçon qui l'avait ramené. Alors le garçon a parlé à sa place.

– C'est un pôbôri.

C'était tout à fait inattendu. Parce que Min ne m'en avait rien dit et que, pour ma part, je n'avais pas de raison non plus de m'y attendre. J'ai compris seulement à ce moment-là le manque de netteté des gestes du garçon. Le pôbôri – en dialecte de la province du Chôlla, c'est le muet. Je l'ai appris plus tard, Chungsik était le prénom qui figurait sur son état civil mais, dans le village, on l'appelait simplement Pôbôri, et non par son prénom.

Encore une fois, comme étouffé par le désespoir, j'ai examiné le visage du garçon. Apparemment choqué par l'expression du mien, le garçon, nerveux, semblait vouloir parler.

A partir de là, aidé par le petit garçon, j'ai poursuivi notre dialogue étouffant. Par bonheur, le garçon semblait pouvoir entendre un peu, contrairement aux autres muets. De plus, il observait ma bouche et mes gestes, sans rien omettre, et comprenait la majeure partie de ce que je lui disais.

Mais, lorsque est venu son tour de parler, il a eu beau me faire des signes des yeux et des mains, je ne suis pas parvenu à le comprendre aisément. Dans ce cas, il demandait au petit garçon de m'expliquer ce qu'il m'avait dit. Quand il a compris que j'étais un ami de Min T'aejun qui était passé par là, il m'a demandé, pressant le petit garçon, si j'avais bien des nouvelles de Min. Voyant que le petit garçon transmettait bien sa question, il a fait oui de la tête et attendu ma réponse. Alors, je lui ai transmis d'abord le bonjour de Min, lui disant qu'il allait bien, puis, m'interrompant à plusieurs reprises, je lui ai expliqué que Min m'avait parlé de lui pour m'inciter à venir le voir, que je voulais avoir des informations au sujet du fauconnier sur lequel Min était venu faire une enquête, mais qu'en fait, je souhaitais également savoir ce que Min avait fait durant son séjour dans ce village. Comme pour comprendre toutes mes paroles sans en omettre une seule, le garçon gardait les yeux mi-clos, et son visage me paraissait extrêmement sérieux. Parfois, en décrivant de larges mouvements de sa tête, il exprimait à sa manière son émotion. Puis, enfin, il a poussé des gémissements, l'air extrêmement chagriné.

Le fauconnier – ce fauconnier était en train de mourir.

En apprenant cette nouvelle, de nouveau nerveux, je l'ai pressé de poursuivre l'histoire. Étouffé par mon empressement, cette fois, j'ai invité le petit garçon à me la raconter.

Kwak, le fauconnier de cinquante ans, était à présent en train d'agoniser dans le hangar d'une

maison, sans savoir quand il allait pousser son dernier soupir. C'était le hangar d'une maison où il avait été recueilli et nourri autrefois mais, à part lui-même, personne ne savait pour quelle raison il restait allongé là-bas. S'obstinant à y rester depuis déjà plus d'une semaine, sans porter une cuillerée de riz à sa bouche, il se laissait maigrir. Depuis qu'il était couché dans cet endroit, plus un mot n'était sorti de sa bouche et, du coup, personne ne savait pourquoi il voulait mourir (il était certain qu'il voulait mourir et, dans le village également, c'était ce que tout le monde croyait). Au début, les villageois lui avaient apporté du bouillon de riz et avaient essayé de l'amadoué mais, comme il ne parlait pas, après, ils se contentaient désormais d'attendre qu'il soit mort. De plus, c'était un endroit qui faisait vraiment peur car, une fois la nuit tombée, personne, pas même une ombre, ne s'en approchait. Chungsik, seul, fréquentait cet endroit, s'occupait de cet homme et, parfois, passait carrément la nuit blanche là-bas avec lui.

Je n'ai pas pu entendre la suite de l'histoire du petit garçon. Le sommeil suspendu sous ses yeux l'a empêché de continuer à bouger la bouche. Tandis que le petit racontait, Chungsik écoutait d'un air fatigué. En réalité, je sentais moi aussi la faim remonter dans ma gorge. Retenant ma curiosité, j'ai fait signe à Chungsik de dormir. Ses yeux ont brillé alors comme s'il avait soudain envie de raconter, puis, aussitôt, il s'est apprêté à éteindre la lampe à huile, mais se relevant de nouveau, il a décroché le faucon du plafond. J'ai entendu un son de clochettes ttallang ttallang. On avait dû en attacher au faucon.

Le garçon a enroulé autour d'une de ses mains le fil noué à la patte de l'oiseau, puis il a éteint la lumière et, s'est couché, plaçant sur son ventre la main sur laquelle le faucon était assis. Je n'ai enlevé que ma veste et me suis allongé mais, malgré la faim et la fatigue, je n'ai pu m'endormir tout de suite. Ayant interrompu l'histoire que j'écoutais jusque-là, les questions accumulées ont commencé à m'assaillir toutes à la fois. Qui donc était l'homme que l'on appelait le fauconnier ? Pourquoi agissait-il de la sorte ? Et ce garçon qui dormait même avec le faucon sur le ventre – ce garçon qui passait des nuits blanches à côté de cet homme à demi-mort, dont personne ne s'approchait plus, peut-être en connaissait-il la raison, et pas seulement la raison, mais aussi bien des choses inimaginables. Mais pourquoi le garçon était-il si proche de cet homme ? Et, plus étrange encore, Min T'aejun. Comme s'il connaissait déjà tous ces détails, il m'avait envoyé juste à temps. Dans ce cas, ça voulait-il dire qu'il savait déjà tout

Le garçon ne semblait pas lui non plus pouvoir s'endormir facilement. Sa respiration ne s'apaisait pas et il s'est agité à plusieurs reprises.

Je voyais le faucon posé sur son ventre, éveillé, rouler des yeux dans l'obscurité. Même si le garçon allait s'endormir, le faucon n'allait sans doute pas pouvoir. Suivant le mouvement du ventre qui gonflait et dégonflait au rythme de la respiration du garçon, montant et descendant lui aussi, il reprenait sa position inquiétante. Chaque fois, j'entendais le bruit des clochettes tallang tallang. Mais le faucon ne pouvait quitter sa place. J'ai eu l'impression que le garçon faisait cela volontairement, pour l'empêcher de dormir. Et, comme je l'ai appris plus tard, c'était vrai.

Je ne parvenais pas à m'endormir. J'ai eu la sensation de tomber dans un rêve confus. Dans ce rêve confus, je pensais que je devrais peut-être rester beaucoup plus longtemps que ce que j'avais prévu.

Le lendemain matin, je me suis levé plus tôt que le garçon et j'ai attendu son réveil. Dehors, les membres de la famille étaient déjà sortis dans la cour et s'affairaient à leurs travaux ménagers. Le faucon était toujours assis sur le poignet du garçon posé sur le ventre de celui-ci, montant et descendant. Le garçon tenait toujours à son doigt le fil de soie noué au poignet de sa patte.

L'animal ne devait pas avoir profondément dormi pendant la nuit.

Enfin, le garçon a ouvert les yeux. Puis, il s'est levé en sursaut, m'a fait un sourire gêné, a poussé la porte et il est sorti en courant. Me demandant ce qui se passait, j'ai observé ce qu'il faisait par l'entrebâillement de la porte. Le garçon parlait, avec des gestes de ses mains, à un homme d'âge moyen qui se trouvait dans la cour, puis il est revenu avec lui devant la porte de la chambre. C'était le père du garçon. Il m'a salué très poliment, me remerciant d'être venu dans un lieu si modeste et m'a demandé soudain des nouvelles de Min. Il m'a dit que Min avait également séjourné chez lui, qu'il lui devait vraiment beaucoup et qu'il se sentait confus envers lui. J'ai songé aux biens de sa famille qu'il avait presque épuisés pour son voyage d'enquête, et j'ai vite compris le sens des propos du père du garçon. Au milieu de notre conversation, le garçon qui attendait à côté m'a tiré par la manche.

– Il veut aller voir le fauconnier avec vous. Vous comprendrez sans doute quand vous y serez, mais c'est un mystère. Si c'est vous, il parlera peut-être, mais...

En écoutant le père du garçon, j'ai compris enfin ce que le garçon voulait me dire. Aussitôt, j'ai suivi le garçon.

L'homme fauconnier était couché dans le hangar d'une dépendance d'une maison située dans la partie haute du village. L'homme, dans la paille, était déjà presque un cadavre et laissait seulement voir ses yeux ouverts. Près de lui traînait un seul bol, destiné à l'eau que le garçon avait l'air de vouloir faire couler entre ses lèvres, et il semblait avoir abandonné maintenant l'idée même de lui proposer de la nourriture. Même quand je suis entré dans le hangar derrière le garçon, le visage de l'homme n'a pas bougé. Devant ces yeux immobiles comme des billes en verre, le garçon a parlé longuement, poussant des gémissements, faisant des gestes hâtifs des mains et des pieds. Un peu habitué à comprendre ce que voulait dire le garçon, j'ai compris qu'il me présentait à lui. Sans difficulté, il lui a expliqué que j'étais venu de Séoul, que j'étais ami de Min, venu autrefois, et que je venais lui transmettre de ses nouvelles. Alors, les yeux de l'homme ont semblé bouger un peu – vraiment un tout petit peu. Mais c'était tout. Ses pupilles se sont dilatées rapidement comme si ses yeux ne regardaient plus rien. Ne supportant plus de le voir ainsi, j'ai demandé inutilement au garçon s'il ne voulait pas lui faire manger quelque chose, mais le garçon a secoué sans force la tête et, à la place, il a apporté un bol d'eau. Puis, avec une cuillère, il a fait couler de l'eau, goutte à goutte, entre les lèvres de l'homme.

L'homme a laissé faire le garçon, comme s'il n'avait même plus la force de cracher cette eau. Mais, comme il ne voulait pas ouvrir sa bouche, l'eau se transformait en bulles et la majeure partie coulait sur ses joues.

Revenu chez le garçon, j'ai pris mon petit-déjeuner, je suis retourné dans la chambre et je me suis allongé pour me reposer. Le petit, qui manquait de sommeil la veille, était rentré chez lui quelque part, il n'était plus là. Chungsik, ayant décroché le faucon, examinait ses serres et son bec.

– Qu'est-ce qu'on lui fait manger ?

Lui ai-je demandé, toujours couché, en le regardant. Celui-ci a secoué la tête en signe de négation. Il voulait dire qu'on ne lui donnait rien à manger.

– Si on lui donne rien à manger, comment il fait pour vivre ?

Au lieu de répondre, il a souri étrangement en me regardant. C'était un sourire que je voyais pour la première fois. Ce n'était pas, bien sûr, un sourire qui exprimait de la joie. Le garçon était en train de me dire quelque chose. En général, on a ce genre de sourire lorsqu'on parle à son interlocuteur d'un sujet difficile à aborder. Il devait en aller de même pour les muets. Mais le garçon ne m'a pas

expliqué tout de suite le sens de son sourire. Faisant mine de ne pas me voir, moi qui lui réclamais une explication, il s'est contenté de tripoter le faucon. A l'une de ses pattes, deux petites clochettes étaient attachées et, à chaque fois que l'animal bougeait son corps, elles tintaient tallang tallang. Dans sa queue était enfoncée et ficelée une longue plume, sur laquelle était tracé, d'une écriture maladroite au pinceau, 'KWAK TOL, FAUCONNIER, BOURG de X, ECLAIR'.

Le garçon m'a expliqué que le fauconnier Kwak Tol était le propriétaire du faucon, et Éclair, le nom du faucon.

– Alors ce faucon n'est pas à toi ?

Le visage du garçon s'est assombri. Et, comme à contre-cœur, il a dit qu'il était à l'homme à présent couché sans rien manger, que son nom était Kwak Tol. Puis il a changé du sujet et s'est mis à parler du faucon.

Il ne donnait rien à manger à Éclair pendant trois jours et, pendant autant de jours, il l'empêchait de dormir comme il fallait. En précisant qu'il le privait ainsi de nourriture avant d'aller à la chasse, le garçon a souri encore en me regardant. D'ailleurs, j'ai appris plus tard que s'il empêchait le faucon de dormir, c'était pour le rendre plus féroce. S'il le privait de sommeil, il devenait extrêmement féroce et, par conséquent, il chassait mieux. Avant la chasse, il le privait de nourriture car, quand le faucon n'avait pas faim, il ne voulait pas pourchasser les faisans et les lapins. Une fois lâché dans les airs, si le faucon n'avait pas faim, il ne pourchassait même pas les faisans qu'il les voyait, et il risquait de s'envoler très haut dans le ciel et de s'en aller. Même lorsque le faucon attrapait un faisans, il fallait qu'il ait très faim pour ronger longuement le faisans, sinon, s'il n'avait pas très faim, il mangeait tout juste les yeux, puis aussitôt s'envolait. Ainsi disparu, il ne revenait au village que quand il avait de nouveau faim, chez les habitants, mais pas forcément auprès de son propriétaire, et se faisait capturer dans n'importe quel village. Alors, pour le récupérer, il fallait payer assez cher. En tout cas, j'ai pensé que le garçon exagérait un peu en privant le faucon de nourriture pendant trois jours.

– Alors tu chasses toujours ces temps-ci ?

A ma question, le garçon a fait non de la tête. Il a dit qu'il ne faisait que préparer la chasse, mais ne chassait pas réellement. Il fallait être plusieurs pour aller à la chasse, mais qu'il n'y avait personne avec qui il pouvait chasser et que, de plus, on ne voyait plus guère de faisans dans la montagne. Il a encore souri en me regardant. J'ai compris enfin ce que signifiait son sourire. Le gars voulait chasser avec moi. Il avait dû se rappeler ses expériences précédentes avec Min, et espérer la même chose de moi.

C'est ainsi que ce jour-là, avec le garçon, je suis parti à la chasse, même si ce ne n'était plus la saison. Le garçon a fait le fauconnier, j'ai fait le traqueur. Le garçon a noué à son doigt le fil attaché à la patte du faucon, a fait asseoir celui-ci sur son avant-bras, et il est monté sur la crête de la montagne. De là, le garçon a examiné la vallée et, moi, en errant dans les sillons de montagne, j'ai traqué les faisans. Si un faisans s'envolait, le garçon lâchait le faucon depuis la crête de la montagne, et celui-ci, tournoyant dans le ciel, dès qu'il découvrait le faisans, fondait sur lui comme une flèche et l'attrapait au vol. Je devais à ce moment-là me précipiter vers le lieu où s'était abattu le faucon et, avant qu'il ne se remplisse l'estomac, lui arracher le faisans. Mais, toute cette journée-là, nous nous sommes fatigués pour rien. J'ai franchi d'innombrables cols sans lever un seul faisans. Le garçon n'a pas eu à lancer le faucon. Même chose pour le faucon. Quand il attrapait un faisans, avant qu'on ne le lui arrache, il pouvait se régaler de délicieuses entrailles ou de morceaux de la chair proche de la poitrine, mais ce jour-là, il n'a pas eu un seul de ces morceaux de chair à déguster,

et au moment où l'ombre des montagnes s'est répandue, il est rentré à la maison, perché sur l'avant-bras du garçon.

Néanmoins, ce qui s'est passé ce jour-là n'a pas du tout été inutile pour moi. J'ai réellement appris quelques règles à propos du sujet sur lequel Min m'avait demandé de me renseigner, ce qui était déjà un résultat, mais, sur le chemin de retour, quand, épuisés, nous étions en train de nous reposer assis sur un rocher, le garçon, sûrement gêné de m'avoir fait chasser pour rien, a commencé de lui-même à raconter l'histoire de son faucon. C'était vraiment une histoire importante pour moi. Jusque-là, j'avais poursuivi dans ce village les traces de Min et du fauconnier attendant une mort étrange sous mes yeux, et, à force de poursuivre les deux à la fois, je n'étais pas parvenu à me concentrer clairement sur l'un ou sur l'autre. Mais l'histoire du garçon a fixé pendant un certain temps ma concentration confuse et indécise sur le fauconnier. Et cela m'a permis d'écrire le livre intitulé une première fois *Le Fauconnier* et, ce faisant, au lieu de cesser de m'intéresser aux traces de l'enquête de Min, j'ai pu comprendre bien plus clairement la conscience qu'il avait de la vie du fauconnier et même son intention en m'envoyant vers lui.

Cette nuit-là, de retour au village, je suis passé voir un moment ce fauconnier dans le hangar et, constatant qu'il ne montrait aucune amélioration depuis le matin, j'ai demandé au garçon de reprendre son histoire. Il m'a raconté en détails, non seulement ce qu'il avait vu et vécu lui-même, mais aussi ce qu'il avait entendu. Et ma compréhension de ses paroles gestuelles est devenue elle aussi de plus en plus rapide.

Et bien, à partir d'ici, il vaut mieux reprendre directement l'histoire telle qu'on la trouve dans mon premier *Fauconnier*. Il se peut que cette répétition soit énervante et ennuyeuse pour le lecteur qui, l'ayant déjà lu, en garde en mémoire l'essentiel, mais comme l'histoire du fauconnier y est relatée avec une relative concision, au lieu de raconter la même histoire de différente manière, il vaut mieux le dire honnêtement et en citer un extrait.

Le fauconnier Kwak quitta enfin le village en compagnie d'un pôbôri. Il n'y avait pas d'autre moyen que de manœuvrer Éclair à deux. Les villageois ne voulaient désormais plus faire les traqueurs, même s'ils n'avaient pas de travail. Ils pensaient qu'il valait mieux tailler des branches de bouleau pour fabriquer des bâtons ou gagner au marché de quoi acheter une ration de millet, ou encore jouer aux cartes hwat'u, assis de préférence à l'endroit le plus chauffé d'une pièce. Cela dit, les gens d'autrefois considéraient-ils la traque comme un travail rémunéré ? En fait, pour le plaisir du jeu, ils se proposaient volontiers comme traqueurs. Peu leur importait de ne pouvoir attraper un seul lièvre. Malgré la fatigue, à force de grimper des montagnes à longueur de journée, le ventre vide, ils se promettaient, le visage échauffé et rieur, de revenir chasser dès que l'occasion se présenterait, avant de regagner leurs maisons. S'ils attrapaient un faisan, c'était évidemment bien mieux. Ces jours-là, ils faisaient carrément la fête au village. Insuffisant pour accompagner l'alcool, le faisan servait tout de même de prétexte pour s'offrir la plupart du temps un repas arrosé. S'il y avait un mariage ou une autre fête dans le village, ils envoyaient le faisan à la famille concernée. Il était alors courant que la famille leur offre en remerciement une marmite de ttôk ou une jarre d'alcool. Mais, désormais, un faisan attrapé avec un faucon était vendu dans les rues du marché contre de l'argent. On ne buvait plus sous prétexte d'accompagner le plat, on n'envoyait plus le faisan à une famille en fête, il était donc impossible d'obtenir un cadeau en retour. Tout compte fait, c'étaient ces gens-là qui étaient insensés – car, bien qu'ils aient vécu l'esprit occupé par ces choses insensées, ils avaient alors moins de soucis..... aujourd'hui, on calcule en largeur et on calcule en diagonale et on se débat comme si l'on n'avait pas le temps de prêter l'esprit à de telles choses mais, en ce qui

concerne la qualité de vie, nous sommes bien au-dessous des gens d'autrefois. Kwak, qui, plongé dans ses mille pensées, avait franchi la route des champs, s'engageait enfin sur la route des montagnes quand il se retourna tout à coup pour regarder longuement Pôbôri qui le suivait. Saisi d'un soudain sentiment de reconnaissance, il sentit son cœur se réchauffer brusquement. Il ne savait peut-être pas parler, mais il était assez réfléchi. Cinquante ans à présent – il n'avait pu se marier, et, dans son village, même les gosses ne cessaient de se moquer de lui, l'appelant sans ménagement Kwak Kwak comme s'il s'agissait du nom d'un enfant. Les adultes ne le traitaient pas comme une personne normale, alors les enfants ne faisaient que les imiter. Ces gosses prenaient Kwak pour un vieux garçon de vingt ans tout juste. En plus, avait-il une maison ? Était-il doué comme les autres pour quelque travail lui épargnant le souci de se nourrir ? Il ne faisait qu'aller et venir avec, sur son avant-bras, Éclair, ou quelque chose comme ça, qui n'avait ni mangé ni dormi. Un vagabond du quartier qui dormait dans la dépendance de la maison d'un autre et qui ne devait qu'à un jour de chance de ne pas sauter de repas. Un personnage qui courait les montagnes pour une chasse au faisan qui de toute façon ne donnait rien. On disait que, lui aussi, autrefois, était un de ces oisifs qui, avec son seul faucon, se faisait offrir de l'alcool partout où il allait, mais maintenant, il était hors de question de rêver de se faire offrir de l'alcool ou du riz grâce au faucon. Et pour les enfants qui n'avaient pas connu cette époque d'oisiveté, Kwak était un clochard vraiment étrange – l'objet du mépris inévitable du village.

Pourtant, Pôbôri était différent. C'était un type qui n'avait jamais parlé, il n'avait donc pas agacé Kwak en se moquant de lui comme les autres, mais c'était surtout parce que Pôbôri prenait un curieux plaisir à accompagner Kwak à la chasse, et dormait souvent à ses côtés dans une dépendance de sa maison. Il ne trouvait pas ordinaire la manière dont Kwak traitait les faucons, et s'efforçait de l'imiter – par exemple, pour capturer un faucon avec un pigeon, le dresser à s'habituer aux hommes pour qu'il ne s'enfuit pas, et encore l'empêcher de dormir et le priver de nourriture pour le préparer à la chasse, etc. Et, maintenant, c'était le seul ami de Kwak à le suivre chaque fois qu'il allait à la chasse.

Franchissant une vallée, puis approchant d'une montagne d'où il ne voyait plus le village, Kwak passa à Pôbôri Éclair, qu'il portait jusqu'ici sur son poignet. Dès lors, Pôbôri devint le fauconnier, et lui le traqueur. Pôbôri, prenant tout de suite par le long de la crête avec Éclair, grimpa seul vers le sommet. Le garçon devait explorer la montagne de tous côtés, d'un sommet à l'autre, et Kwak lever des faisans cachés dans les sillons, en fouillant les zones ensoleillées. Le travail était naturellement pénible pour Kwak. Comme il n'avait pas à parcourir la montagne, la seule tâche de Pôbôri était de lancer Éclair du sommet de la montagne lorsqu'il voyait un faisan, quand Kwak en trouvait par hasard un à lever. C'était également à Kwak de se précipiter à l'endroit où Éclair fondait sur le faisan et le lui arracher avant qu'il se remplisse l'estomac – il aurait été tout à fait logique que leur travail fut inversé. Même habitué aux chemins de montagne, Kwak était essoufflé comme s'il avait couru. Il aurait dû être le fauconnier et Pôbôri, encore dans la fraîcheur de l'âge, le traqueur de faisans. Mais il ne pouvait en être ainsi. Le garçon était muet – il ne pouvait pas crier en apercevant les faisans et, quand un faisan s'envolait, il ne pouvait pas le signaler par un Le faisan est levé à Kwak qui se trouvait au sommet de la montagne. Il leur arrivait alors souvent de traquer des faisans pour rien. Comme il n'était pas possible de faire autrement, Kwak devint traqueur. Et ce n'était pas si mal. Si Pôbôri n'avait pas été là, pour courir après le faisan et manœuvrer le faucon, Kwak n'aurait-il pas été forcé de courir pour deux ? Quoi qu'il en soit, il espérait trouver au moins un faisan ce jour-là. A force de se fatiguer à courir, il lui semblait que, ces derniers temps, ses pieds

devenaient plus rapides. En regardant s'éloigner Pôbôri le long de la crête, Kwak sortit une feuille à tabac, se roula une cigarette et la cala dans sa bouche. Le garçon disparut dans le bois, et, après un bon moment, réapparut au loin, près du sommet. Puis, il agita les mains deux ou trois fois, et continua jusqu'au sommet. Kwak écrasa sa cigarette et se releva. Puis, prenant par le côté ensoleillé, il se précipita vers l'intérieur du bois dans lequel il n'y avait même pas de faisan. En criant Huô ! Huô !, Kwak traversa d'une seule traite la vallée, d'un pas rapide qu'on n'aurait pas cru possible à son âge. Jetant des pierres, poussant des cris, il parcourut tout le côté ensoleillé de la vallée, puis fouilla cette fois en diagonale les alentours du versant de la montagne. Huô ! Huô ! Lorsque Kwak eut fini, le garçon disparut du sommet. Un peu plus tard, après avoir traversé une autre vallée, il gravit le sommet suivant. De là, le garçon fit tourner sa main. A ce signal, Kwak s'engagea dans la vallée suivante. Les pans de son pantalon se déchirèrent sur les ronces et, plusieurs fois, il fit des faux pas dans les cailloux et tomba. Sur ses mains, le sang coagula. Cependant, pas un seul petit pigeon ne se leva de la vallée. Huô ! Huô ! Les cris de Kwak retentirent en échos et escaladèrent la montagne, mais pas de kkwông kkwông kkwông, le bruit d'envol d'un faisan, dont même le souvenir était vague, comme s'il ne l'avait entendu que dans un rêve lointain. Peu à peu, les pas de Kwak ralentirent, les cris se dérobaient dans sa gorge.

Au quatrième sommet, le garçon n'alla pas plus loin et attendit Kwak. Les nuages amoncelés depuis un moment couvraient à présent le soleil, et l'heure était bien avancée. Complètement épuisé, Kwak monta jusqu'au sommet presque à quatre pattes. Il y partagea le déjeuner attaché à la taille du garçon. Puis, il se reposa un moment à l'abri du vent. Éclair avait l'air un peu enrhumé. Il y avait eu peu de soleil dans l'après-midi, il pensa d'abord à redescendre de la montagne, puis se décida à fouiller encore un peu.

Le garçon resta fauconnier, Kwak parcourut les vallées. Mais le résultat fut le même que le matin. Quand le soleil se mit à épier la montagne à l'ouest et l'ombre de la montagne commença à emplir la vallée, Kwak était presque exténué. Les cris Huô ! Huô ! qui se dérobaient de sa gorge se transformèrent carrément en bredouillements. Mais, à ce moment-là, contre toute attente, un faisan s'envola de la montagne en battant des ailes. Kkwông kkwông kkwông kkwông..... Les cris du faisan, qu'il n'avait pas entendus depuis longtemps, emplirent toute la vallée. Ses forces rejaillirent soudain en lui. Il est levé ! Un faisan est levééé ! Criant à tue-tête, il regarda vers le sommet de la montagne. Comme s'il attendait ce moment, Éclair prit son vol. Tel un cerf-volant dans le vent, il tournoya dans le ciel, au dessus de la vallée, et enfin piqua comme une flèche. Kwak se précipita vers cet endroit. Impossible de savoir d'où jaillissait cette force, mais il fonça de façon terrifiante. Il semblait que ses pieds ne touchaient presque pas terre.

Mais Kwak dégringola vite dans les cailloux. Puis il resta étalé, sans bouger, aussi longtemps qu'il avait couru. Le garçon, qui examinait les mouvements depuis le sommet, eut beau attendre, les cris de Kwak ne lui parvinrent pas. Songeant alors à aller voir près de l'endroit où avait disparu Éclair, il était en train de le chercher des yeux. A ce moment-là, il ne comprit pas pourquoi, Éclair reprit brusquement son envol. Et il monta très haut dans le ciel, choisit enfin une direction, puis franchit rapidement la montagne, au loin. Comme il en était ainsi – le garçon dévala la pente en courant. Le faucon avait rongé les entrailles et les parties tendres et grasses du faisan et il avait repris son envol, le ventre plein. Qu'avait donc fait Kwak pendant tout ce temps ? A coup sûr, il lui était arrivé quelque chose.

En descendant de la montagne, le garçon découvrit Kwak, étalé sur les cailloux. Ayant changé de position, il regardait vers le ciel. Comme s'il avait vu le faucon s'envoler, ses yeux étaient rivés dans

la direction vers laquelle l'animal avait disparu. Lorsqu'il aperçut le garçon, il se releva en s'époussetant, comme quelqu'un qui se reposait dans une position confortable.

Sur le chemin du retour, Kwak réfléchit. Le Père Sô allait être content. Le Père Sô voulait à tout prix qu'il arrête de faire le fauconnier et gagne sa vie autrement. Il lui promettait que, s'il le faisait, il le laisserait dormir dans la dépendance de sa maison et il partagerait avec lui ses trois repas. Ce vieux, sans raison précise, ne supportait pas de voir Kwak faire le fauconnier.

– Tu es un oisif du bon vieux temps des rois Yo et Sun .

Se moquait-il, ou bien :

– A quelle époque on est maintenant..... pour que tu veuilles gagner ta vie en faisant ça, devenant franchement désagréable. En réalité, le Père Sô avait été autrefois un des plus fidèles clients des fauconniers. C'était le Père Sô qui s'était toujours occupé des fauconniers du village, c'était toujours le Père Sô qui avait donné l'argent nécessaire au rachat des faucons perdus dans les autres villages. C'est pourquoi la dépendance de la maison du Père Sô était toujours occupée par des fauconniers et, loin de refuser ces hôtes permanents, il les logeait toute l'année pour les faire chasser durant la saison hivernale. Fidèle sans doute à cette amitié, Kwak vivait péniblement, parfois en importunant presque le Père Sô. Mais celui-ci avait changé. Plus que quiconque dans le village, il s'irritait contre le fauconnier Kwak, jusqu'à lui lancer des choses déplaisantes, de sorte que Kwak était souvent obligé de chercher refuge dans la chambre de Pôbôri et, d'ailleurs, cette fois encore, c'était justement dans la chambre de Pôbôri qu'il avait dressé le faucon. Mais, le Père Sô, comme s'il ne supportait plus voir cela, n'en avait pas moins continué à lui prodiguer ses conseils à chaque fois qu'il le croisait.

_ Quand il apprendra qu'Éclair est parti pour de bon, peut-être même qu'il dansera. Et il me dira de l'oublier complètement.

A partir de cette nuit-là, Kwak fut assailli par une nouvelle angoisse. Deux jours après, c'était le jour du marché. Il y aurait des nouvelles du faucon disparu. Un faucon, quand il a faim, revient généralement vers les hommes. Si l'animal n'avait pas fui trop loin, des nouvelles parviendraient au propriétaire grâce à l'adresse inscrite sur sa queue.

Mais il y avait un problème. Quand des nouvelles d'Éclair lui parviendraient, Kwak ne pourrait pas aller chercher le faucon mais, en même temps, il ne pourrait pas y aller. Pour récupérer Éclair, il fallait prévoir les boisseaux de riz. C'était en général ainsi que cela se passait. Mais Kwak ne possédait. Si tout se déroulait selon l'usage, il avait tout de même un espoir. Lorsque le propriétaire voulait récupérer le faucon mais qu'il ne pouvait pas en supporter le prix, il ne lui restait qu'à se rendre au village pour y manœuvrer le faucon durant deux ou trois jours. Dans ce cas, il suffisait au fauconnier de parcourir les sommets avec son animal et, quand il voyait un faisan apparaître, de lâcher le faucon. C'était le village qui se chargeait de traquer les faisans. Rien que pour cela, le fauconnier était considéré comme un invité, se faisant offrir à boire, à manger et à dormir. Mais c'était à l'époque où, en entrant dans n'importe quel village avec un faucon, on ne souciait ni du vivre ni du couvert – maintenant, personne ne manœuvrait plus de faucon nulle part, et c'était déjà bien si seulement le fauconnier n'était pas la risée de tout le monde. Il ne pouvait pas compter là-dessus. Kwak n'avait aucun moyen de faire l'un ou l'autre. Il serait hors de question, pour les autres, que Kwak récupère Éclair et l'utilise quelques jours au lieu de payer son prix, mais il n'avait pas non plus de moyen de trouver de l'argent. Et simplement récupérer le faucon et rentrer chez lui était encore moins convenable, pour des raisons de principe. Récupérer simplement le faucon aurait été commettre aux yeux des autres une erreur impardonnable par rapport à la coutume, et il valait

encore mieux être vendu comme domestique aux gens du village. La coutume était ainsi établie depuis toujours. D'ailleurs, il ne pouvait pas feindre l'ignorance et ne pas réagir quand on lui ferait parvenir des nouvelles du faucon – si Kwak ne pouvait pas se pardonner à lui-même de reprendre le faucon sans en payer le prix, feindre l'ignorance et ne pas réagir quand on lui ferait parvenir des nouvelles du faucon constituait un délit que le village ne saurait lui pardonner.

Kwak prit enfin sa décision. Il était presque certain qu'il allait recevoir des nouvelles d'Éclair le jour du marché. Alors, il lui fallait coûte que coûte s'assurer d'un moyen de payer le prix du faucon. Il se résolut à parler de sa situation au Père Sô. Dans le village, il n'y avait en effet que le Père Sô à qui il pouvait encore parler de cela. Puisqu'après tout, c'était lui qui avait adopté autrefois et accueilli sous son toit les autres fauconniers quand ils venaient au village. Et puis, si Kwak pensa au Père Sô, c'était avant tout parce qu'il s'était montré excessivement attentif aux affaires du fauconnier. Alors que les autres le prenaient pour un demi fou, le Père Sô se donnait tout de même la peine de lui faire des remontrances. Il restait donc une marge de manœuvre avec le Père Sô pour qu'il puisse essayer de parler de sa situation.

Kwak alla le trouver cette nuit-là. Mais le Père Sô réagit comme il l'avait imaginé. Ayant écouté l'histoire de Kwak, il comprit que le faucon était parti et, en lui déclarant que ce faucon bienfaiteur offrait à Kwak l'occasion de devenir un homme normal, se montra ravi comme s'il s'agissait de lui-même.

– Assagis-toi maintenant, pour te lancer dans autre chose. Avec tout ce que tu peux faire chez moi. Tu as perdu la tête à cause de cette espèce de faucon. Mais il t'a lâché de lui-même, l'esprit de ce faucon.

– Des nouvelles d'Éclair m'arriveront au marché après-demain.

S'obstina pourtant Kwak.

– Et bien, à mon avis, tu ne trouveras pas aujourd'hui d'abruti qui se ramènera au marché avec le faucon pour te le rendre. Et même s'il en venait un ? Tu n'as qu'à l'ignorer, tu n'as qu'à te dire que tu t'es libéré de ton obsession, et qu'il remporte le faucon pour le vénérer chez lui.

– Mais faire ça.....

– C'est une histoire d'un autre temps..... En tout cas, je ne veux pas payer pour le faucon, et je veux que tu le saches. Et absolument personne ne t'apportera des nouvelles le jour du marché. S'il y en avait un, ce serait un vrai abruti.

Kwak, sans pouvoir faire autrement, se retira.

– Si tu veux me reparler du faucon, tu ne remettras plus jamais les pieds chez moi. Tu me faisais pitié et je t'ai assez parlé pour que tu puisses te débrouiller pour vivre, et tu devrais m'écouter, mais tu es vraiment.....

En l'entendant parler dans son dos, Kwak retourna dans la chambre de Pôbôri et resta là, sans manger, plongé dans ses pensées. Plus tard dans la nuit qu'il avala un peu de riz froid que Pôbôri lui avait apporté en fouillant dans la cuisine, et il passa la nuit les yeux presque ouverts.

– Ah ce crétin de faucon, une bête sauvage sans réflexion, mais quand même.....

Mais le lendemain, en fin d'après-midi, Kwak retourna voir le Père Sô. Comme prévu, des nouvelles d'Éclair étaient parvenues au village la veille du jour du marché. Un villageois, qui était passé par le Bourg de Ch'ôn'gwan (Bourg du Chapeau de lettré céleste), à trente li de là, était venu dire que le

faucon y était entré en plein jour. Et on demandait au propriétaire du faucon de venir le chercher le lendemain au marché.

– Tu es vraiment malade. Dis-moi si tu as déjà attrapé un seul faisan avec ce faucon ces derniers temps, et si t’as trouvé quelqu’un dans le village pour vouloir traquer. Mais qu’est-ce que tu veux faire avec, si tu le retrouves, tête de mule?

Le Père Sô n’était même plus en état de se mettre en colère et, l’air de dire qu’il n’en pouvait plus, qu’il étouffait, il regarda Kwak.

– Même si je ne pouvais plus chasser, je ne peux pas rester à faire semblant de l’ignorer, alors que j’ai reçu de ses nouvelles.....

– Et c’est à ce moment là que tu parles des principes ?

–

Kwak se tut. Mais son silence n’était pas pour autant la preuve qu’il se soumettait au raisonnement du Père Sô. Au contraire, assis comme un rocher, buté, il laissait deviner sa ferme détermination, quoi que lui dise le Père Sô, de trouver de quoi racheter le faucon par tous les moyens.

– Ce n’est pas que je tiens à ces quelques sous du prix du faucon, mais si tu le récupères, je ne veux plus te voir avec.

– Pour moi non plus, il n’est plus question de chasse. D’ailleurs la chasse ne marche plus maintenant.

– Alors, c’est vraiment à cause de ces principes de possesseur de faucon que tu fais ça maintenant ?

La voix du Père Sô se chargea soudain de douceur.

– En tout cas, je veux retrouver Éclair.

– Alors tu veux bien me promettre... ?

On ne sait quelle pensée lui avait traversé l’esprit, le Père Sô adoucit encore sa voix. Kwak, n’en comprenant pas la raison, regarda bien droit le Père Sô pour la première fois.

– ... de te contenter de retrouver le faucon et de ne plus aller à la chasse.....

–

Kwak resta silencieux.

– Je veux dire que tu retrouves le faucon mais tu ne reviens pas avec ton obsession de faucon. En fait, ce n’est pas que je ne te comprends pas. Tu sais bien que je me suis occupé de vous autrefois. Mais je ne pense plus pareil. Je ne suis quand même pas fou pour être mécontent comme ça, sans raison, de ce que tu fais. Mais puisqu’il n’est plus possible de continuer comme ça dans ce monde, puisque je sais qu’en plus tu es un brave garçon, je réagis comme ça pour que tu puisses être traité un peu plus convenablement. A vrai dire, il m’arrive souvent, à moi aussi, de ne pas savoir ce qui est bon et ce qui est mauvais. Mais, en tout cas, avoue que c’est à cause de cette espèce de faucon que tu peines maintenant.

Enfin, quand il eut fini de dire ce qu’il avait sur le cœur, le Père Sô lui sortit l’équivalent du prix d’un boisseau de riz. Ce fut après avoir répété plusieurs fois ses conditions, selon lesquelles Kwak se contenterait de retrouver le faucon avec l’argent mais qu’il n’irait plus jamais à la chasse. Mais Kwak, saisit l’argent et se retira, ne lui promettant rien. Ceux qui savent vivre en s’accommodant de leur époque s’en sortent bien avec leurs affaires, et parlent avec fierté de leur capacité d’adaptation, par lucidité et intelligence, et s’en félicitent – ce furent ces mots qui vinrent vaguement à l’esprit de Kwak au sortir de la maison du Père Sô. Comme il le disait lui-même, le Père Sô n’était-il pas celui qui se plaisait autrefois à s’occuper des fauconniers et à chasser ? Mais maintenant, c’était lui qui, moins que quiconque, supportait de le voir faire ça. Mais, peut-être

Kwak le savait-il en réalité depuis longtemps. Peut-être était-ce pour cette raison que Kwak ne ressentit jamais de reconnaissance envers le Père Sô, alors qu'il lui prodiguait tant de sollicitude et de conseils.

Arrivé de bonne heure sur la place du marché le lendemain matin, Kwak allait et venait, l'argent du Père Sô soigneusement plié et glissé sous la ceinture. Il venait pour récupérer le faucon, mais ne sachant où aller ni à qui adresser, ni non plus à quel moment, il dérivait ici et là entre les gens, sans but précis. Tantôt il s'arrêtait devant la boutique de soieries et jetait un coup d'œil à l'intérieur, tantôt il se réchauffait du froid printanier devant la forge en regardant le feu de bois tout rouge. Quand il reconnaissait quelqu'un, il lui demandait si par hasard il n'avait pas vu quelque part un faucon, il s'appliquait à jeter des coups d'œil parmi les gens pour voir s'il y en avait un avec un faucon dans les bras. Tantôt il tendait l'oreille pour entendre le son des clochettes du faucon malgré les bruits, tantôt il restait devant la taverne à soju qu'il aimait tant, tout en palpant par moment l'argent du faucon sous sa ceinture, avant s'en aller.

Il était déjà plus de midi quand Kwak tomba sur Éclair. Il passait devant une taverne à soju, et aperçut à l'intérieur un visage rougi par l'ivresse. Celui de quelqu'un qui avait fait le fauconnier dans un autre village autrefois et dont il avait perdu toute trace. Heureux, Kwak entra à l'intérieur, et vit Éclair sur ses genoux.

– Je savais que tu allais venir. Mais pourquoi maintenant et pas plus tôt ?

– Ha, tu reste caché là, comment je fais pour te trouver ? J'ai dû faire dix fois le tour du marché déjà. Mais comment ça se fait que tu aies mon Éclair ?

Ils étaient en fait très amis. Quoique l'un eût complètement arrêté avec le faucon et l'autre ait toujours des ennuis à cause du faucon, les deux se comportèrent sur-le-champ comme au temps de la chasse prospère. L'autre prit l'air hautain de celui qui rendait le faucon, tandis que Kwak avait l'air de se laisser aller à la joie de retrouver un bien précieux.

– Ce sacré faucon reconnaît les gens pour venir à moi. Tu me paieras cher pour lui aujourd'hui. Justement j'étais à sec pour me nourrir et.....

Un sourire de contentement se dessina sur le visage de Kwak, qui pensa au prix du faucon soigneusement plié sous sa ceinture.

– Mon vieux, mets-toi un peu là. Réchauffe-toi un peu d'abord. Dis, tu songes peut-être à filer comme ça avec ton fils retrouvé ?

Alors Kwak tira une chaise vers lui et, s'asseyant dessus, prit Éclair dans ses bras.

– Ah ce gamin, tu m'en as fait du souci.....

Les yeux d'Éclair n'étaient pas propres. Et sa queue tombait un peu.

– Il était enrhumé. Il avait froid et il avait faim, et il avait les yeux chassieux quand il était arrivé.

L'animal était un peu enrhumé ce jour-là aussi. Kwak fit asseoir Éclair sur ses genoux et versa du soju dans une tasse en porcelaine.

– Quand j'ai vu que tu manœuvrais toujours le faucon, j'ai été carrément surpris. Tu arrives à chasser des faisans ? Est-ce qu'il y a toujours des faisans pour le faucon ? Et tu as encore des traqueurs ?

Mais, au lieu de répondre, Kwak se contentait de vider son verre d'alcool.

– J'en doute. Comment veux-tu, j'ai dû quitter le village. Pour un travail journalier pas terrible. En tout cas, je vois que tu n'es pas encore mort à faire le fauconnier, et je t'envie.

– C’est tout ce qui compte, de ne pas être encore mort ?

Ils échangèrent encore quelques verres.

– Mais tu as prévu beaucoup d’argent pour le faucon ?

– Mon vieux, ça t’inquiète et ça t’empêche de boire ?

Kwak, prêt à régler le prix du faucon, fit mine de fouiller sous sa ceinture.

– Vraiment ?

Une lueur brilla dans les yeux de son ami.

– J’ai prévu l’équivalent d’un boisseau de riz. De toute façon, on n’allait pas me demander de manœuvrer le faucon.

Cette fois, l’ami eut l’air d’avoir perdu toute envie de boire. Avec une grimace étrange, comme décidé, il vida son verre d’un trait et se leva.

– Je te laisse maintenant.

– Comment ça, déjà ?

Kwak, stupéfait, hésitait toujours.

– Puisque j’ai rendu le faucon à son propriétaire, il faut que je m’en aille maintenant. En plus, l’alcool m’a réchauffé.

– Mais..... et l’argent pour le faucon..... ?

– L’argent pour le faucon ? Rentre avec. Rentre avec, et rends-le à qui tu l’as emprunté. Pas la peine d’aller voir. D’où un fauconnier sortirait-il un tel argent ? Tu as pu emprunter de l’argent, c’est déjà pas mal.

En disant cela, il paya même la boisson.

– Ah non, mon vieux ! Tu ne peux pas me faire ça. Si tu me fais ça, en principe je.....

– Tu parles de principe. Ne dis rien et prends le faucon dans tes bras et rentre. J’ai quand même de quoi payer l’alcool pour deux moi aussi.

Là-dessus, les deux sortirent de la taverne. Et l’ami voulut diriger ses talons tout de suite vers le Bourg de Ch’ôn’gwan. Kwak sentit comme un regret qui le retenait par les manches et qui ne le lâchait pas.

– Alors je devrais aller dans ton village et manœuvrer au moins le faucon quelques jours.....

– Ha ha ha..... voilà pourquoi je t’envie tant. Tu vis tellement dans ton monde, tu sais.

Mais Kwak ne se laissa pas convaincre.

– Mais je ne peux pas me contenter de récupérer le faucon.

-Moi je vais te dire. Quand le faucon est arrivé au village, personne ne pouvait le rapporter. On voulait le laisser repartir dans la montagne. Tu me prends pour quelqu’un sans principe peut-être, mais je ne pouvais quand même pas renvoyer à la montagne un faucon dressé pour qu’il revienne vers l’homme, alors je me suis ramené comme ça jusqu’au marché, tout malheureux, avec l’oiseau dans mes bras, pour te voir. Tu comprends ? Et malgré ça, es-tu si heureux d’avoir retrouvé le faucon ?

Observant attentivement Kwak, hébété, il demanda, d’un air encore plus sérieux :

– Mais..... de retour au village, tu vas continuer à chasser ?

–

Kwak ne répondit pas à cette question. Son visage, comme avec le Père Sô, ne laissa rien paraître. L’ami, qui l’avait regardé longuement, lui dit :

– Bon, je te laisse.

Dès qu’il fut parti, Kwak resté à le regarder distraitement, l’air toujours hébété.

Le même jour, dans l'après-midi – sur le chemin du retour, Kwak se sentit le cœur encore plus vide que d'habitude. Sans aucune force, il marcha les jambes molles, manquant de tomber. Si l'autre s'était plaint d'être mal payé pour le faucon, il se serait senti mieux. Il était tellement contrarié que la colère monta en lui. Le Père Sô, si intelligent qu'il ait été, n'aurait pu imaginer cela. Il n'avait jamais espéré aller dans l'autre village et y manœuvrer gracieusement le faucon au lieu de le payer. Mais de là à se dire que l'autre le planterait là, après lui avoir remis le faucon sans accepter un seul sou en retour et qu'il se retirerait comme s'il se sauvait, c'était au-delà de toute imagination. De plus, il était parti après avoir payé lui-même la boisson, et, à coup sûr, il l'avait pris vraiment en pitié. D'accord, disons par exemple que je suis tellement misérable – ce n'est une raison pour récupérer le faucon comme ça, c'est perdre la face. Sur le chemin du retour, il entra encore dans une taverne. De toute façon, il ne pouvait pas retourner au village avec cet argent. Quelques vieux types inconnus étaient en train de boire et, en voyant Kwak entrer avec son faucon, ils s'exclamèrent

– Tiens, un fauconnier !,

semblant le reconnaître. Avec l'air de se dire qu'ils assistaient à un spectacle inhabituel. Il fit comme s'il ne les voyait pas, s'installa un peu à l'écart et commanda à boire. Les vieux reprirent alors leur conversation.

Quand Kwak eut dépensé tout l'argent plié sous sa ceinture, il sortit de la taverne. Mais, grand buveur qu'il était, et préparé par l'alcool qu'il avait bu plus tôt, sa démarche était encore assurée. Il n'avait pas vraiment compté ce qu'il devait payer pour sa boisson, et comme il avalait de bonne grâce tous les plats que la patronne lui apportait, il n'avait pas trop bu par rapport à ce qu'il pouvait boire habituellement. Tout compte fait, l'équivalent d'un boisseau de riz ne permettait pas de se saouler. Mais son humeur n'était plus aussi mauvaise. Il entonna alors une chanson qu'il chantait parfois en parcourant la montagne. Et il montait par le chemin de la montagne quand il s'aperçut que ses jambes tremblaient enfin. Malgré ce temps de début de printemps, les rayons du soleil couchant s'attardaient et son dos transpirait. Il eut soudain envie de reposer un instant ses jambes. Aucune raison ne le poussait à se hâter à rentrer au village. Le village était fait pour ceux qui avaient leur maison et leur famille. Son village et sa maison à lui, c'était là où on faisait appel à un fauconnier. Mais il n'y avait plus maintenant ni village, ni maison qui faisaient appel à lui. Il n'avait bien sûr pas de famille qui l'attendait. L'endroit d'où il sortait et vers lequel il retournait était devenu son village, parce qu'il en était réduit à être fauconnier dans ce village sans que personne ne s'occupe de lui. Il n'avait aucune raison d'exiger trop de ses jambes fatiguées. Il choisit un endroit ensoleillé à l'abri du vent et allongea confortablement ses jambes. Couché ainsi, Éclair au poignet, posé sur le ventre comme à son habitude, il tomba vite dans un sommeil profond.

Ce fut la dernière fois que les villageois le virent tel qu'il avait été autrefois. Ceux qui l'avaient rencontré en rentrant du marché l'avaient salué, même s'ils se moquèrent un peu de lui ou le tournèrent en ridicule comme à l'habitude.

– Eh Kwak, tu rentres du marché ?

– T'as retrouvé ton faucon, alors t'as retrouvé ton fils !

Un peu ivre à ce moment-là, Kwak leur avait répondu de bonne humeur, mais ce furent les dernières paroles qu'il échangea avec les villageois.

Kwak était en train de dormir, jusqu'à ce qu'il fasse sombre, dans un coin de ce chemin de montagne, et ce fut le père du garçon muet qui, en rentrant du marché, au crépuscule, le découvrit et le réveilla. A partir de ce moment précis où il se réveilla, Kwak ne fut plus du tout la même

personne. Nul n'aurait su dire comment il avait changé. Ou peut-être faudrait-il dire qu'il n'avait pas changé. A partir de ce moment, comme s'il était devenu muet, il ne répondit plus à personne, et il ne parla même plus tout seul. Avait-il fait un cauchemar à ce moment-là ? Et ce cauchemar lui avait-il donné un choc ou quelque terrifiante prémonition ? Lorsque le père du garçon muet le réveilla, il jeta un regard étonné tout autour de lui, comme s'il avait été réveillé au milieu d'un rêve, et fixa du coin de l'œil le père du garçon comme s'il s'agissait d'un étranger. Mais personne ne sut s'il avait fait un rêve et, s'il avait rêvé, quel rêve il avait fait. Ce qui avait changé avec certitude, c'était le fait qu'il avait perdu la parole. Cependant, un changement plus radical s'était fait en lui car, de retour avec le faucon dans ses bras, Kwak commença à se comporter étrangement.

Kwak s'installa dans la chambre du garçon muet et ne donna plus à manger à Éclair. Sans même dire un mot au garçon, enfermé et couché dans la chambre, il priva le faucon de nourriture. Au début, Chungsik pensa qu'il préparait encore la chasse. Mais ce qui parut curieux aux yeux du garçon, ce fut le fait que Kwak n'approchait pas, lui non plus, de la nourriture qu'il lui apportait. En fait, Kwak jeûnait comme le faucon. Peut-être dormait-il seulement en l'absence du garçon, mais quand ce dernier était à ses côtés, Kwak avait toujours ses yeux grands ouverts vers le plafond. Déjà affamé au moment de son entrée dans le village, Éclair s'affaiblit très rapidement. Peut-être parce qu'il s'affaiblissait, son rhume s'aggrava encore. Constatant qu'Éclair avait définitivement perdu ses forces, le garçon eut la certitude que Kwak ne se préparait pas à la chasse. On privait le faucon de nourriture pour le préparer à la chasse, mais c'était toutefois avec une certaine retenue. Éclair s'essouffait maintenant, ne tenait même plus debout, et il manquait de tomber sur le côté. D'ailleurs, son propriétaire n'allait guère mieux et ses orbites se creusèrent. Les raisons en échappaient au garçon. Kwak ne parlait pas. Cet homme, qui avait été tellement bon pour lui, sans même lui parler, le fixait d'un regard inexpressif avec ses yeux enfoncés maintenant, et il en fut même effrayé. Mais le garçon ne pouvait le chasser de sa chambre. Tout le village, en particulier le Père Sô, préféra croire que l'esprit du faucon le possédait. Pourtant le garçon attendit. Lui, au bout du compte, finirait par percer le mystère de Kwak, il en était sûr. Quatre jours entiers passèrent de la sorte – au quatrième jour, vers le soir, Kwak ouvrit brusquement la porte de la chambre et sortit. A quatre pattes, il traversa la cour en direction de l'aile principale de la maison et, arrivé devant le poulailler grossièrement aménagé sous le maru, il saisit un coq qui venait de rentrer pour la nuit. Puis, il retourna dans la chambre et en ressortit avec Éclair. Le garçon et son père, curieux de savoir ce qui allait se passer, le suivirent des yeux, retenant leur souffle. Comme indifférent aux yeux qui le regardaient, Kwak détacha lentement le fil noué à la patte du faucon. En le libérant du fil, il examina Éclair longuement. Le faucon ne cessait d'éternuer k'ik k'ik, tandis que le liquide qui coulait de ses petites narines se répandait en gouttelettes. Quand il eut fini de dénouer le faucon, il lâcha le coq sur le sol. Le coq, d'abord épouvanté et incapable de se mouvoir en entendant les clochettes d'Éclair, finit par se précipiter au hasard vers le fond de la cour quand il fut libéré des mains de Kwak. Kwak lança le faucon en direction du coq en train de s'enfuir. Éclair vola cette courte distance et courut après le coq. Dès que le coq s'aperçut qu'il était poursuivi par Éclair, il resta cloué au sol. Éclair lui porta un coup violent. Il avait souffert du rhume mais, à ce stade, il n'avait encore perdu toute sa force naturelle. Pourtant, quand il agrippa le cou du coq, il commença à haleter, à bout de force. Assis sur le seuil de la chambre, Kwak assistait au spectacle, l'œil éteint. Le coq, encore vivant, ne cessait de bouger alors que son cou était atteint. Affaibli, Éclair ne parvint pas à neutraliser le coq, qui résistait à corps perdu. Il roula par terre avec le coq, tout en continuant à lui serrer le cou, le secouer et le déchirer. Un sang rouge finit par jaillir, du cou du coq ou du corps

d'Éclair. Le garçon et son père contemplèrent ce spectacle jusqu'au bout sans broncher. L'attaque terrifiante d'Éclair réussit et il éventra le coq. Éclair donna des coups de bec, la tête rouge de sang comme un esprit d'oiseau, dans les entrailles du coq. Il ne toucha qu'aux viscères rouge foncé. De temps à autre, il agita son bec sanglant de sorte qu'il colora de rouge son plumage et le sol tout autour. Enfin, comme rassasié, Éclair délaissa le coq et se frotta le bec. Comme si le festin brusque l'avait vidé de ses forces, il chancelait davantage. C'eût été d'ordinaire le moment de songer d'abord à regagner le ciel, mais il se contenta de tourner sur lui-même. Une ou deux fois, il eut des gestes hésitant, mais il finit par laisser retomber sa tête dressée. Kwak, qui l'avait attentivement observé jusque-là, se leva enfin en émettant un bruit kkûng. Et puis, il s'approcha lentement d'Éclair et le saisit d'une main. Puis, sans mot dire, il sortit par la porte de branchage. Dehors, l'obscurité se faisait. Tenant Éclair dans ses bras, Kwak disparut dans le bois de pins qui se trouvait derrière la maison. Enfin le père et le fils réalisèrent qu'un de leurs coqs avait été sacrifié inutilement, en un instant de trouble absurde. Et le garçon pensa qu'il lui fallait suivre Kwak et observer son comportement. Parti seul par la porte de branchages, Kwak tentait désespérément de faire s'envoler le faucon dans le champ de pins derrière la maison. Pour faire monter au ciel son Éclair qui ne semblait vraiment pas vouloir, il l'attrapait et le jetait en l'air, et il l'attrapait et le jetait en l'air.....

Cette nuit-là, Kwak ne revint pas dans la chambre. Le garçon eut un mauvais pressentiment mais, comme la nuit était avancée, il ne put partir à sa recherche. Il l'attendit longtemps, puis s'endormit, seul. Quand il rouvrit les yeux le matin, il ne le vit pas à ses côtés. Pas plus qu'il ne vit de trace de son passage durant la nuit.

En prenant son petit déjeuner plus tard que d'habitude, le garçon entendit de son père une histoire troublante. Il apprit que Kwak restait couché dans le hangar du Père Sô, qui habitait dans le village un peu plus haut, que non seulement il ne parlait pas, mais il ne voulait pas non plus approcher de la nourriture, et que, peut-être, il avait réussi à faire voler Éclair, car le faucon n'était plus là.

En quittant la table de son petit déjeuner, le jeune courut vers le hangar du Père Sô. Kwak y était effectivement couché, moribond, les yeux grands ouverts. A le voir, il ne put savoir s'il respirait ou non. Les villageois qui étaient accourus pour ne pas manquer le spectacle lui prodiguaient quelques soins. Des femmes venaient déposer des bols de bouillie de riz roussi. Mais Kwak ne réagit à aucun d'entre eux. Il semblait déjà à moitié mort.

Il est temps, à présent, de revenir au récit de mon voyage. C'était ainsi que le jeûne étrange du fauconnier avait débuté, et quand je suis arrivé au village, tout le monde était las de parler de l'histoire de Kwak. Du côté de l'aile principale de la maison où il était le hangar, le Père Sô s'était tout d'abord mis en colère, en déclarant que l'esprit du faucon s'est vraiment installé, mais il n'avait jamais été voir Kwak.

Une chose encore plus curieuse concernait le faucon du garçon.

– Comment as-tu fait pour récupérer le faucon de Kwak ?

A ma question, le garçon a répondu qu'il avait pensé que Kwak avait laissé partir le faucon définitivement dans le ciel, mais le lendemain, c'est-à-dire le jour qui avait suivi l'installation de Kwak dans le hangar, Éclair était revenu au village (en plus, justement à la maison du garçon).

Au début, il avait pensé à rapporter Éclair à Kwak, mais, sans qu'il puisse préciser pourquoi, il avait eu instinctivement la conviction qu'il ne fallait pas le faire. De plus, il avait pensé qu'il serait furieux, à ce moment là, s'il apprenait qu'Éclair était en sa possession, alors il ne lui avait rien dit. Voyant

son fils en train de s'occuper du faucon, son père l'avait fortement réprimandé, mais le garçon avait fermement refusé de laisser repartir l'oiseau. Il voulait en avoir un à lui et chasser avec. Connaissant bien l'entêtement de son fils muet qui ne cédait jamais, le père s'était résigné.

En tout cas, pour entendre tout le récit de cette histoire, j'ai dû parcourir les montagnes deux jours durant. Bien sûr, nous rentrions bredouilles. Mais le garçon ne semblait plus gêné. Sur le chemin du retour, comme pour me payer de mes efforts, il s'employait à me livrer tous les détails concernant Kwak. Mais, à partir du troisième jour, je n'ai pu continuer à l'accompagner. J'ai dit au garçon d'arrêter la chasse et de donner à manger à Éclair, ne serait-ce que par pitié, il a accepté et nous ne sommes pas partis à la chasse ce jour-là. Et, je ne sais où il les a trouvés, mais il fait manger au faucon deux moineaux.

– Tu lui fais toujours manger des moineaux ?

Il m'a répondu qu'il lui donnait aussi des grenouilles, à la saison, et une poule, de temps en temps. Il m'a dit aussi qu'un faucon ainsi bien dressé pouvait valoir à l'automne le prix de plusieurs sacs de riz. Parlant de tout et de rien, j'ai passé la journée à bavarder avec lui dans la chambre.

Ce soir-là. Le garçon partit au hangar chez le Père Sô, dans le village plus haut, je suis resté seul dans sa chambre à ne rien faire, puis j'ai éteint la lumière et essayé de m'endormir. Les soirs précédents, il partait toujours seul au hangar chez le Père Sô, mais je l'avais toujours trouvé endormi à mes côtés le matin à mon réveil. Moi aussi, j'étais allé voir Kwak de temps à autre, mais je le trouvais toujours dans la même position avec les yeux de plus en plus creux. Ce fameux soir, je n'avais aucune envie de voir cet homme qui ne se rendait même pas compte de ma présence. La nourriture ne me convenait pas, en plus de mes courses excessives dans la montagne de ces derniers temps, je n'avais alors aucune envie de bouger.

Enfin, j'ai commencé à entendre vaguement le tintement des clochettes que le faucon faisait quand il changeait de position. Mais, à ce moment-là, le muet est entré dans la chambre, hors d'haleine, et m'a secoué de toutes ses forces. Sur le coup, je me suis levé, cherchant à tâtons une allumette pour faire et un peu de lumière.

– Quoi ? Que se passe-t-il ?

Le garçon, qui me tirait par le bras, m'a informé enfin de la raison. Il a dit que Kwak voulait me voir.

– Tu veux dire qu'il a parlé ?

Un pressentiment étrange m'a saisi sur l'instant. Quoi que vaguement, j'ai pu entrevoir la raison de son empressement. Pour une raison différente de la sienne, je me suis dépêché. Courant presque sur le chemin au bord du champ, il m'a expliqué que Kwak parlait vraiment. Il m'avait réclamé, soudain, en pleine nuit. C'était curieux. Comment Kwak avait-il pu recommencer à parler ? Et pourquoi voulait-il me voir ? Mais le plus curieux, c'est qu'à ce moment-là, je n'étais pas du tout étonné. Le fait qu'il ait commencé à parler, le fait qu'il m'ait réclamé surtout, comme si tout était naturel pour moi, et comme si j'avais attendu cet instant, je me suis hâté de courir vers Kwak.....

En effet, Kwak m'attendait. Comme les jours précédents, il était couché, dans la paille du hangar, mais ses yeux profondément enfoncés ont bougé et se sont posés sur moi pour la première fois. Même les muscles de son visage ont semblé s'animer un peu, ce qui indiquait qu'il me reconnaissait.

– Min..... Monsieur Min..... vous le..... re..... ver..... rez..... ?

M'a-t-il enfin demandé d'une voix qui s'affaiblissait. Chaque syllabe de la phrase qu'il formait, avec les mouvements de sa bouche, avec beaucoup trop d'efforts, était presque inaudible, et sa voix s'échappait à peine de ses lèvres à peine ouvertes, ou alors il avait l'air de chercher dans sa mémoire des mots depuis longtemps oubliés à force de ne pas les avoir utilisés. Il a parlé ainsi par

bribes. Mais, contrairement au flou de ses pupilles, on sentait une certaine détermination dans ses paroles.

– C'est mon ami, je le verrai au retour.

Lui ai-je répondu, d'une voix exagérément forte car, comme ses oreilles ne semblaient être ouvertes que sur la profondeur de son âme, j'ai pensé qu'il m'était difficile de me faire entendre jusque-là. Kwak a hoché faiblement la tête. C'était moins l'expression du bonheur de l'apprendre que l'air de le savoir déjà.

– Vous voulez bien..... lui donner..... de mes nouvelles ?

M'a-t-il demandé, en se forçant à tenir les yeux ouverts vers le haut, pour me regarder.

– Bien sûr, mais que vais-je lui dire ? Pourquoi vous entêtez-vous ?

A cette question, Kwak m'a regardé de nouveau, l'air soucieux.

– C'est quelqu'un de..... bon. Celui avec qui j'ai le..... plus parlé..... de toute ma vie..... c'était monsieur Min.

Il a parlé d'autre chose, puis :

– Monsieur Min..... comprendra peut-être. C'est un homme tellement..... réfléchi.....

– Ce qu'il peut comprendre, vous pouvez me le confier.

Mais Kwak a refermé la bouche. A cet instant, j'ai commis une erreur que j'allais regretter longtemps par la suite. En fait, j'aurais dû lui demander la teneur des propos qu'ils avaient échangés. Et j'aurais dû retenir ce que Min lui avait dit. Si je l'avais fait, j'aurais peut-être pu comprendre certains aspects inexpliqués de cette affaire. Mais je étais trop impliqué dans l'instant pour en avoir le temps.

En tout cas, c'est tout ce que Kwak m'a dit ce soir-là. Mais je ne pouvais retourner chez le garçon. Parce que j'avais un pressentiment. Je voulais assister, jusqu'à ce que le jour se lève, à tout ce qui se passerait cette nuit-là, pour pouvoir le rapporter à Min dans les moindres détails. En réalité, plutôt que ce sentiment de devoir envers Min, c'était une force puissante qui me retenait là. Bien sûr, le muet est resté avec moi. Mon pressentiment s'est confirmé. Il me semble que nous avons dormi un court moment peu après, recroquevillés à côté de Kwak. A notre réveil, le jour commençait déjà à poindre dans la blancheur de la brume matinale. Et, à ce moment-là, Kwak était déjà mort.

Le matin du même jour, Kwak a été enveloppé dans une natte de bambou et enterré dans un coin de la montagne. Aussitôt après les funérailles, je me suis préparé à partir pour Séoul. Mais, je n'ai pas compris pourquoi, le jeune garçon s'est montré complètement indifférent envers moi. C'était un muet qui ne s'exprimait pas avec des sons. Mais, puisqu'il ne pouvait émettre de son, il faisait parfois beaucoup plus de bruits, de gestes et de mimiques que ceux qui savaient. Ce garçon s'est montré soudain indifférent envers moi. Il s'est contenté de s'occuper du faucon.

– La saison de la chasse est passée maintenant. Tu ne veux pas rendre le faucon à la montagne ?

Même à cette question, il n'a pas répondu. Il avait l'air de ne pas m'entendre.

– En plus, il était à Kwak, mais il est mort, il n'est plus là maintenant.....

–

J'ai fini par toucher le point le plus sensible chez ce garçon.

– Alors c'est ça, c'est toi cette fois qui veux devenir fauconnier ?

A ces mots, il a relevé brusquement la tête comme je m'y attendais, puis m'a dévisagé. Il avait une expression vraiment peu ordinaire. A ma surprise, son regard était empreint d'une hostilité farouche. Avec une sourde révolte. Ce regard m'a fait reculer d'un pas. Son caractère difficile et

violent a semblé m'assaillir. Sous ce regard, j'ai oublié un instant ce que j'avais dit. Je ne comprenais pas pourquoi le garçon me regardait de la sorte. Même quand je me suis rappelé ce que j'avais dit, je ne suis pas parvenu à saisir la raison de tant de haine et de révolte. Le regard du garçon ne voulait pas se détacher de moi. Est-ce pour cette raison ? A la place de la haine initiale, une sorte de tristesse a commencé à emplir peu à peu ses yeux, qui me rappelaient ceux de Kwak, la veille.....

Me disant que le garçon allait peut-être devenir fauconnier, j'ai quitté garçon et village et je suis rentré le jour même à Séoul.

C'est dans le car qui m'emportait que la pensée de Min m'est revenue. Je repartais avant tout avec une énigme différente de celle qui s'était posée au moment de mon départ de Séoul. Je pensais la résoudre avec l'aide de Min. Que signifiait la mort de Kwak ? Pour quelle raison Kwak avait-il choisi une si étrange façon de mourir ? Comment, quand Min aurait des nouvelles de Kwak, réussirait-il à résoudre ces énigmes ?

Mais une autre m'attendait à Séoul. A ma surprise, Min s'était suicidé entretemps. Cela s'était produit le lendemain même de mon départ vers la montagne. A mon retour à Séoul, ses cendres avaient déjà été dispersées dans le fleuve Han, conformément à ses vœux. Seuls son court testament et deux autres objets, précisés dans le testament, m'attendaient. Comme je l'ai précisé au début du présent ouvrage, il ne restait plus rien d'autre de lui. J'avais donc entrepris ce voyage avec le reliquat de sa fortune.

J'espère que ton voyage te donnera matière à un bon roman. Voici, je te confie mon cahier de notes. J'ignore si tu y trouveras de quoi écrire un roman. Et pour l'autre enveloppe cachetée, je te prie de ne l'ouvrir que dans deux ou trois mois, lorsque tu le jugeras opportun.....

Tel était le contenu du testament qu'il m'avait laissé.

Le ton était celui de quelqu'un qui partait en voyage pour une année à peine. Dans ce testament, d'après ma lecture attentive, il formulait trois requêtes. Premièrement, écrire et publier un récit en rentrant de mon voyage, deuxièmement, travailler à un récit à partir, si possible, de ses notes, et puis de sortir l'objet inconnu placé dans l'enveloppe, que je décachetterais après un certain temps. Le ton n'était pas autoritaire mais, venant d'un homme qui marchait vers la mort, le message contenait davantage d'autorité et solennité qu'un message répété plusieurs dizaines de fois par un vivant.

Je me suis exécuté et j'ai obéi à sa première requête. Plus exactement, ce n'était pas à cause de sa requête. En revenant vers Séoul, je pensais déjà à un livre. Min avait vu juste. L'étrange mort de l'homme fauconnier me communiquait, par moments, une tension particulière. Je n'en étais pas certain, mais je savais, déjà dans le village, que je ne pourrais pas supporter de ne pas écrire. J'avais espéré entendre davantage de choses sur le fauconnier de la part de Min. Mais il était déjà dans l'autre monde, ce qui m'a soumis à une tension d'autant plus forte. Ce hasard m'a même donné à penser que Min avait prévu la mort du fauconnier. Et, comme si un lien reliait la mort du fauconnier et la mort de Min, elles s'entremêlaient dans ma tête. Au début, j'ai pensé inclure la mort du fauconnier dans mon roman dont le centre était la mort de Min, en reliant ces deux morts. Mais, j'étais trop gourmand. Le lien qui les reliait demeurait obscur. Tout n'était que de l'ordre des impressions. Mon projet s'est embrouillé, il est devenu trop difficile. J'ai donc dû éliminer Min de mon récit. Avec l'histoire du fauconnier, avec mes limites, j'ai écrit un récit. Mon premier Le Fauconnier. Ainsi donc, je me suis acquitté de la première requête de Min. Mais je n'ai pas renoncé

pour autant à cet étrange lien entre le fauconnier et Min. J'ai gardé la conviction intime d'un lien entre ces deux personnes. Je voulais la conforter. Mais je ne trouvais aucune solution. Min n'avait laissé presque aucune trace, ce qui me rendait la tâche d'autant plus difficile. Il me restait cette enveloppe cachetée mais, faute de pouvoir décider du moment opportun pour son ouverture, j'ai fini par l'oublier au fond d'un tiroir. Pour seul objet qui pouvait me permettre de réfléchir sur Min, je n'avais que son cahier de notes, qu'il m'avait laissé en me recommandant d'en faire un roman. Mais ce cahier ne m'a guère aidé à élucider le lien entre les deux morts. Comme je l'ai dit plus haut, ce cahier de notes était un objet vraiment admirable. C'était dommage. Bien sûr, j'ai, même maintenant, l'intention de faire un jour des romans de la plupart de ces sujets, et je peux même affirmer qu'en réalité, quelques-uns verront bientôt le jour. Mais comment faire pour ressusciter correctement le dessein de Min lancé dans cette enquête ? L'idée me gêne vis-à-vis du défunt, mais je ne peux que recourir à une vision personnelle quant à l'interprétation des sujets. Dans ce cas, tous ses efforts seront réduits à de simples recherches préalables. Celles-ci auraient naturellement dû voir le jour sous forme d'œuvres comme il en avait l'idée. A part la question de l'œuvre, c'était en effet regrettable, humainement, vis à vis de lui. Il se pouvait certes que Min ait accepté trop tôt son incapacité à écrire comme une fatalité, et qu'il se soit contenté d'amasser des informations pour satisfaire au minimum son désir humain de participer lui aussi à la littérature. S'était-il contenté de ce travail de documentation en le considérant vraiment comme le devoir de sa vie ? Sur ce point aussi, d'un certain côté, il méritait le respect. Pourtant, pour moi, un de ses intimes, sa vie toute entière avait plutôt l'allure d'un grand échec. Cela me faisait de la peine et me désolait. Mais le plus important, c'était que, dans le cahier de notes de Min, si attentionné et minutieux, les pages concernant le fauconnier, qu'il m'avait à peine montrées avant de m'envoyer au village, avaient été arrachées. Trois feuilles avaient disparues et, sur la page qui suivait les feuilles arrachées, étaient consignées quelques informations très ordinaires tirées du dictionnaire sur les fauconniers. Néanmoins, vues les notes qui suivent, les pages arrachées concernaient sans aucun doute ce fauconnier.

- Appellation générale désignant un oiseau rapace, de famille Faucon, de branche Faucon. Corps plus petit que celui de l'aigle, bec court, saillie en forme de dent au milieu du bord du bec supérieur. Orteils minces, ailes et queue relativement étroites. Écailles recto et verso en forme de filet sur le talon du pied, sommet de la tête et bords de l'œil et du bec noirs, dos gris, taille et queue gris pâle avec rayures latérales noires. Bec de corne noire – plumage et jambe jaunes, battement d'ailes très rapide, vol plus rapide que celui de l'aigle.
- Longueur des ailes 30 cm, bec 2,7 cm.
- Faucon-violet, Faucon-oiseau, Faucon de la Vallée du pin, Bleu de la Mer de l'est (Coréen d'origine. Valeur reconnue surtout en Chine).
- Vit en Corée, Chine, Japon, Asie, Afrique du nord, Europe de l'est, etc.
- Dressé 1 an ? kalchigae. 2 ans ? ch'ojin'i = ch'ojini. 3 ans ? samjin'i. Sanjin'i = sanjini.
- Région nord de la Corée (introduit de Chine. Coutume mongole ? Existe également dans une partie de l'Europe).
- Maedup'i, outil servant à capturer le faucon, filet en soie, chasse à faucon, maetchi, crotte du faucon, maech'i, faisan capturé par un faucon, animal, sort du faucon = sort du chien.
- Fauconnier. Homme capturant un faucon ? Dictionnaire X (Dans la région, l'homme manœuvrant le faucon est appelé maejabi). ? Manche.
- Maech'i n'est jamais vendu. On en fait don pour une fête du village et celui qui le reçoit répond

en offrant une marmite de gâteaux de riz ou un boisseau d'alcool. Se vend parfois au marché aujourd'hui. Valeur supérieure à celle de ceux capturés avec un ustensile ou tués au fusil.

C'était à peu près tout ce qui restait comme notes, des pages non arrachées, sur le faucon ou le fauconnier. Il ne s'agissait que de recherches livresques, et le seul endroit qui relevait de son jugement personnel concernait l'article Fauconnier. Il y rejetait l'interprétation du dictionnaire pour lui préférer celle de la région enquêtée. Il semblait qu'il avait raison pour cela. Le jabi de maejabi signifiait moins celui qui capture que ce qu'on saisit ou manœuvre, c'est-à-dire plus proche du manche qu'on saisit ou manœuvre, comme Min avait précisé avec le signe ? en référence au manche à manœuvrer ou à saisir. Un fauconnier se promène toujours le faucon perché sur son poignet. Le poignet de l'homme est alors pour le faucon le manche à saisir ou à manœuvrer pour se percher. C'était peut-être pour cela que les gens de cette région appelaient maejabi l'homme manœuvrant le faucon. En fin de compte, j'ai employé le terme, moi aussi, dans ce sens.

Alors donc, ces notes sont restées inutilisées. C'était Min qui avait certainement arraché et fait disparaître les pages manquantes. J'avais du mal à comprendre son intention. En arrachant je ne sais pour quelle raison les pages sur le fauconnier, il avait laissé les suivantes, sans doute les avait-il jugées insignifiantes et sans importance. En effet, elles étaient insignifiantes pour percer le secret entre Min et la mort de Kwak.

Pourquoi les avoir arrachées et les avoir fait disparaître ? En faisant preuve de sens commun, je pouvais penser que Min, m'ayant proposé ce voyage d'enquête, ne voulait pas interférer, en laissant ses notes, avec mon œuvre. Pourtant, les circonstances, et puis sa mort, ne me semblaient pas si simples. Pourquoi m'avoir proposé à tout prix le voyage dans ce village de montagne ? Et pourquoi m'avoir caché ces informations avant de se donner la mort ? Pourquoi m'avoir poussé à écrire à tout prix ce roman sur le fauconnier ? Rien ne s'expliquait. Ma vie semblait tourner sans cesse à la surface de ces questions. A vrai dire, je me suis même dit que tout cela n'était peut-être qu'une série de simples coïncidences. Et j'ai aussi tenté de me libérer de toutes ces pensées. Mais, sans m'en rendre compte, je replongeais dedans.

Cependant, ma curiosité a fini par retomber avec le temps, naturellement. Je ne trouvais pas de réponse à mes questions, je n'avais pas la possibilité de poursuivre l'enquête, et de plus, je brûlais d'envie d'écrire, alors mes questions ont semblé finalement s'enfouir au plus profond de moi-même. Ce n'est qu'après m'être rendu une dernière fois dans ce village que j'ai pris le parti de fouiller jusqu'au fond de ma conscience. Ne pouvant plus supporter mes questions obsessionnelles, j'étais retourné dans ce village. Évidemment, je n'espérais pas y trouver des réponses miraculeuses. Si c'était ce que j'espérais, j'y serais déjà allé plus de dix fois. Mais je ne pouvais pas ne pas y retourner. Peut-être voulais-je m'y laver des questions interminables nées là-bas. J'ai voyagé juste dans cet espoir. En effet, nulle part dans le village, je ne retrouvais les traces de Min. Kwak déjà de l'autre monde, les villageois avaient complètement oublié l'histoire de la chasse avec son faucon, et même qu'il avait habité le village. Plus personne ne voulait parler de lui. Comme j'avais fréquenté le village pour cette histoire, les gens me regardaient comme ils le regardaient autrefois. Même le garçon muet avait quitté le village. Après mon retour à Séoul, il ne s'alimentait plus très bien, restait plongé dans son chagrin, et puis, un beau jour, il avait fini par quitter le village avec le faucon. Sans avoir appris de neuf sur Kwak, et encore moins sur Min, j'ai quitté le village et je suis rentré à Séoul. Sans doute étais-je revenu avec ce qu'il avait de plus précieux. Car, comme si j'avais mis fin à tout, je me sentais bien plus léger. Je me sentis soulagé comme si je m'y étais lavé des questions nées en moi en entrant dans ce village. Ainsi, à Séoul, je retrouvais la paix tant bien que mal. En fait,

les mystères sur Min et sur la mort de Kwak ont dormi ainsi, pendant un certain temps, au fond de ma conscience.

Et ce matin, justement ce matin, j'ai découvert, avec stupéfaction, de nouvelles réponses à la plupart de ces mystères. Ce matin, je fouillais distraitement dans mon tiroir et j'ai trouvé l'enveloppe que Min m'avait laissée en me priant de la décacheter après avoir laissé passer un temps opportun. Jugeant qu'il s'était écoulé suffisamment de temps, correspondant au terme opportun, et qu'elle était même restée trop longtemps dans l'oubli, j'ai ouvert l'enveloppe à la hâte. A franchement parler, cette enveloppe m'avait beaucoup intrigué au début. Mais comme, d'une part, l'emballage était trop rigide pour laisser deviner la nature de son contenu au toucher et que, d'autre part, l'ouvrir tout de suite m'aurait paru manquer de respect de la dernière volonté du défunt, je l'avais mise au fond de mon tiroir. Inutile de dire qu'à l'instant même où j'ai vu l'enveloppe, toutes mes questions se sont réenflammées en un clin d'œil. Mais une fois l'enveloppe ouverte, je suis resté perplexe. C'était un manuscrit de deux cents pages environ et, dans les pages, j'ai reconnu avec stupéfaction l'écriture familière de Min et découvert son roman, qui attendait en silence ma lecture.

Le Fauconnier – tel était le titre écrit sur la couverture du manuscrit. Sans même penser à refermer le tiroir, j'ai commencé à lire sur le champ. En continuant, ma stupéfaction a continué. Le Fauconnier se développait d'une manière très similaire avec ce que j'avais écrit. S'il y avait une différence, c'était que, dans le roman de Min, le narrateur intervenait à la première personne et que Kwak était décrit à travers les yeux de ce narrateur, tandis, dans le mien, Kwak était directement décrit à la troisième personne sans intervention du narrateur à la première personne. Presque tout était semblable. Seule la raison concrète pour laquelle Kwak avait entamé son jeûne était légèrement différente, mais l'histoire était presque la même. Ce qui m'a étonné, ce n'était pas seulement le fait que Min avait écrit un tel roman, ni le fait que je prenais conscience de sa perfection en tant que romancier. Réfléchissez. N'était-il pas étrange que son histoire allait jusqu'à la mort du fauconnier comme dans la mienne ? Parce que, bien sûr, au moment où Min écrivait son roman, la mort de Kwak appartenait encore au futur. Pour ainsi dire, l'histoire de Min était une sorte de prophétie concernant Kwak. En outre, sa prophétie était trop précise. Comme s'il avait assisté avec moi à la fin de Kwak, et comme s'il s'était également mis à écrire son roman en même temps que moi, son roman avait une fin presque identique à la mienne. Ce qui signifiait que Min m'avait sans aucun doute devancé.

Mais qu'est-ce qui avait permis à Min de prédire avec tant de précision le destin de Kwak ? La prophétie dans une œuvre répond à une certaine nécessité chez l'auteur. Pourquoi Min avait-il imposé une telle mort comme dénouement au destin de Kwak ? Et comment Kwak avait-il pris conscience de la nécessité de son destin, que Min lui avait imposée, pour s'y soumettre ? La seule réponse à toutes ces questions était suggérée dans le roman de Min, dans une conversation entre Kwak et Min, déguisé en narrateur à la première personne.

– Chérissez-vous votre faucon ?

– Je le chéris.

– Alors avez-vous déjà pensé au destin du faucon ?

–

– Curieux. Maltraitance, faim, charge de travail, ce sont vos façons de le chérir.

– Je ne peux pas savoir. Je ne suis que celui qui manœuvre le faucon. Mais c'est la même chose pour celui qui manœuvre le fauconnier.

– Comment cela peut-il être la même chose ?

– Vous avez déjà dû admirer la beauté et la vigueur des gestes du faucon quand il décrit dans le ciel des cercles ou qu’il plonge en piqué vers le sol. C’est la beauté même. Vous avez dû penser la même chose. Mais moi, je sais.

Je le pressai des yeux de poursuivre.

– Je sais ce que signifie cette beauté. Mais là-dessus, vous êtes.....

Il s’interrompit encore et me dévisagea, ‘moi’, longuement. Du feu brûlait dans ses yeux, qui me firent penser étrangement aux yeux du faucon en colère. Comme conscient des flammes dans ses yeux, l’homme laissa passer un certain moment avant de reprendre.

– Partez. Vous m’insupportez. Plusieurs fois, j’ai pensé vous tuer. Si vous ne partez pas, je vais peut-être vouloir vous tuer, peut-être même maintenant.

Et un peu plus loin, Kwak mourait en silence des suites de son jeûne, comme je l’avais vu dans la réalité. Une sorte de duplicité entre la réalité sinistre de notre survie et l’esthétique d’une coutume était révélée sous un regard tragique, comme dénouement de l’histoire. De là, Kwak acceptait de confondre son destin avec celui du faucon, ou bien, revenant de lui-même vers le destin de l’homme pour la même raison, Kwak se livrait à un ultime combat, totalement différent des précédents, pour préserver la vérité qu’il avait acquise. Il était certain que l’intention de l’auteur se cachait là.

Mais gardons-nous de trancher à la légère sur les intentions de l’auteur. La scène n’était relatée qu’ainsi, sans autre commentaire et, d’ailleurs, Min n’avait rajouté aucune feuille, par exemple pour expliquer son œuvre. Pourtant, ce dialogue m’est apparu effectivement d’une importance capitale, car c’était après cette scène que Kwak, l’air grave, était resté plongé dans ses profondes pensées, pour finalement laisser partir le faucon et commencer son jeûne effrayant le menant vers la mort.

Min avait donc écrit un roman avant de nous quitter. Comparé à l’œuvre du même titre que j’avais écrite, avec toutes ma passion, en me fondant sur ce que j’avais vu et lu, le sien était le pur produit de son imagination, surtout dans sa dernière partie. Pourtant, tout est pareil. Comment ne pas s’étonner ? C’était une œuvre admirable, Min était un excellent romancier, voilà ce que j’ai envie de dire.

J’aurais bien voulu que toutes les informations collectées aient conduit l’inspiration et l’imagination de Min jusqu’à la naissance d’autres livres. Cela dit, il est déjà fort heureux, pour lui et pour ses amis, qu’il se soit maintenant libéré de la réputation infamante d’être le romancier qui n’a pas écrit un seul roman. C’est quelque chose d’heureux, surtout pour Min lui-même.....

Ainsi, tout s’explique sur l’existence des trois romans. Il est préférable que je mette fin maintenant à mon témoignage sur Min. Il n’est pas tellement important de connaître les raisons qui avaient poussé Min à ne pas me montrer d’emblée son roman et à me faire écrire moi-même un roman du même titre. Tout au plus puis-je penser au motif le plus humain, qu’il ait voulu mettre honnêtement à l’épreuve sa capacité à être apprécié à sa juste valeur.

J’essaie de clore mon histoire, mais une chose me vient encore à l’esprit. Un grand écrivain, doté d’un regard capable de transpercer l’essence des choses (je considère déjà Min comme un grand écrivain, de ce point de vue), a forcément cette faculté de prévoir l’avenir. Que Kwak ait accepté ou non cette nécessité prévue par Min, c’est une autre question. Le regard (on pourrait très bien

l'appeler conscience) de l'écrivain suscite autant d'intérêt, en tout cas pas moins que mon témoignage sur Min ou mon explication sur l'existence des trois romans portant comme titre Le Fauconnier.

Je me répète peut-être, mais je compte publier bientôt Le Fauconnier de Min également, alors il est inutile de me lancer, dans celui-ci, dans de trop longues explications, je me contente donc d'avouer simplement que j'ai accordé tout mon intérêt à cette question. Il y a une chose que je regrette, c'est qu'il se peut qu'il reste une question en suspens à propos du garçon muet, celle de savoir s'il va vraiment continuer à faire le fauconnier. Là-dessus, je ne peux pas moi-même répondre avec certitude.

Néanmoins, si j'exprime vraiment mon humeur, il ne me semble pas très utile de connaître davantage de détails sur l'histoire du garçon. Peut-être aurais-je de ses nouvelles un jour par un concours de circonstances. Mais quel sens cela aurait-il pour moi que le garçon devienne fauconnier à son tour ? A l'époque où les coutumes ont disparu – le garçon, un exemple de ces populations errantes aux coutumes disparues ne peut plus avoir de sens chez moi. Il devait en aller de même pour Min. Quoique Min, dans son roman, ait permis à Kwak de retourner à sa coutume. Il lui avait permis de retourner à sa coutume pour la donner en héritage. Pour Kwak, cela pouvait signifier une victoire précieuse et un salut qui le libéraient de la réalité de sa survie sinistre. Si une coutume n'est que l'inscription du nom par ceux qui lui sont étrangers, alors qu'il s'agit d'un ordre général régissant l'existence de ceux qui le vivent, au moins les spectateurs qui en parlent de l'extérieur peuvent penser de la sorte. Mais tout cela était l'affaire de Kwak. C'était la coutume du fauconnier Kwak, mais pas celle de Min. Ce ne pouvait pas être notre coutume à tous, y compris à Min lui-même. Ou plutôt, loin de pouvoir devenir notre coutume, il nous est même impossible d'avoir une quelconque coutume propre. Peut-être affrontons-nous, en cette époque dévêtue du costume de nos coutumes, la réalité morne et sinistre de la vie. Ou alors, peut-être résistons-nous au contraire à une nouvelle banalisation de notre vie, dans le refus de l'éclosion de cette réalité sinistre de la vie en une autre forme de coutume. Sans doute Min devait-il le savoir lui aussi. Min ne pouvait écrire qu'un seul roman sous son nom – peut-être était-ce pourquoi il s'était tant accroché à Kwak. Et peut-être avait-il mis fin à sa vie dans le désespoir. Pourtant la fin de Min – était-elle son dernier geste de résistance et d'affirmation contre la nouvelle banalisation de sa vie, et non la fin tragique de celui qui ne pouvait se convertir à la coutume de Kwak ? Peut-être la vérité de la mort de Min est-elle là.

..... Que le garçon soit devenu ou non fauconnier à son tour, cela ne peut plus avoir de sens particulier à présent. Cela concerne aussi bien Min et moi que le garçon, qui se trouve dans un monde où l'époque des fauconniers est révolue. D'ailleurs, vu que mon intérêt à écrire cette histoire se porte sur Min, sa mort et son roman, plutôt que sur la coutume du fauconnier elle-même, ce n'est que d'un intérêt secondaire de toute façon.

Moi, je n'ai jamais vraiment eu de patience ou de résolution acharnée face à la vie, comme Min, ni d'ailleurs de profond rêve propre à cette esthétique de la coutume.